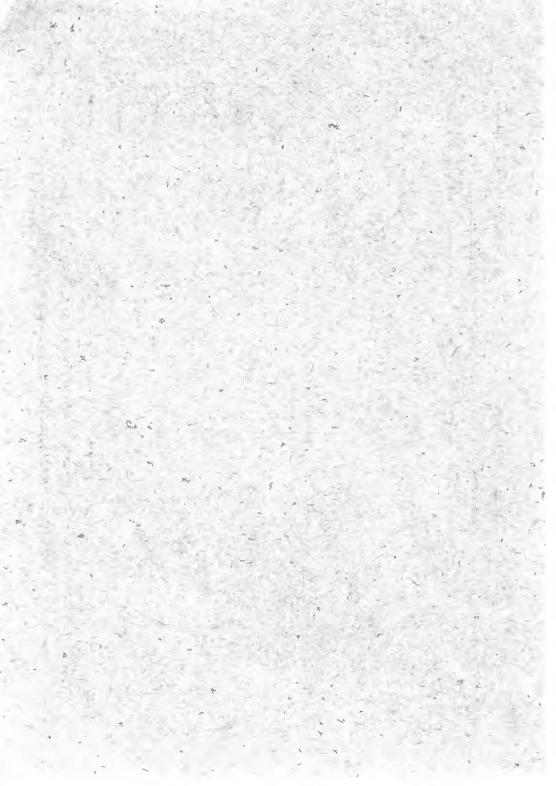
BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

9E ANNÉE — VOL. IV — N° 30 AVRIL 1976



BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

publié trimestriellement par LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON II

SOMMA TRE

Gaston Gallimard (1881-1975)		3
Trois Notes de Gaston Gallimard		7
Pour le centenaire d'André Ruyters	. :	15
André Ruyters, par Jean Schlumberger		
Autour des Nourritures terrestres : Lettres inée		
tes d'André Gide à André Ruyters		19
André Ruyters : Hommages à André Gide (1951) .		39
Les livres d'André Ruyters		41
Le dossier de presse de Geneviève (suite)		
Le dossier de presse de Thésée (suite)		49
Revue des autographes		63
Chronique bibliographique		65
Inventaire des Traductions (III)		71
Varia		78
Nouveaux Membres		81
Librairie de l'AAAG		82

Le N°: 6 F Ab. un an : 25 F (Étranger : 30 F) Payable à : Association des Amis d'André Gide, CCP Paris 25.172-76

ASSOCIATION DES

Amis d'André Gide

PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. André MALRAUX.

COMITÉ D'HONNEUR

MM. Jean DELAY, François MAURIAC (†) et Jean PAULHAN (†), de l'Académie française; Mmes Marie-Jeanne DURRY, Anne HEURGON-DESJARDINS et Élisabeth VAN RYSSELBERGHE; MM. Marc ALLÉGRET (†), Auguste ANGLÈS, Julien CAIN (†), Étienne DENNERY, Gaston GALLIMARD (+), Jean GIONO (†), Jean HYTIER, Marcel JOUHANDEAU, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET, Robert RICATTE et Jean SCHLUMBERGER (†).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

M me Catherine GIDE, présidente.

MM. Marcel ARLAND, de l'Académie française, Georges BLIN, professeur au Collège de France, Daniel MOUTOTE, professeur à l'Université de Montpellier, et Justin O'BRIEN (†), professeur à Columbia University, vice-présidents.

MM. François CHAPON, Jean DENOËL, Claude GALLIMARD, Bernard HUGUENIN et Jean LAMBERT, membres.

Mme Irène de BONSTETTEN, trésorière.

M. Claude MARTIN, secrétaire.

DÉLÉGUE CÉNÉRAL POUR L'AMÉRIQUE DU NORD

M. Jacques COTNAM, professeur à York University.

Secrétariat général :

BIBLIOTHEQUE ANDRÉ GIDE Université Lyon II Campus de Bron-Parilly 69500 BRON France Délégation générale :

Prof. Jacques COTNAM
French Department
York University
4700 Keele Street
DOWNSVIEW, Ont. M3J 1P3
Canada

IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ LYON II - 14, rue Chevreul, 69007 LYON

GASTON GALLIMARD (1881-1975)

Lorsque, à la fin de 1910 — le siècle de La N.R.F. allait avoir deux ans —, Gide et ses amis décidèrent d'adjoindre à leur Revue un "comptoir d'édition", chacun d'eux était naturellement prêt à
donner de son meilleur pour que l'entreprise réussit... "Mais, raconte Jean Schlumberger dans ses souvenirs, nous n'aurions pu mener
à bien cette tâche supplémentaire sans l'appoint d'une recrue que le
ciel nous envoya opportunément.

"Gaston Gallimard était camarade de mon jeune frère Maurice et d'Henri Franck pour qui j'avais beaucoup d'amitié. Parmi ses condisciples qui s'acheminaient tous vers des carrières précises, seul Gallimard restait hésitant. D'autres ont décrit l'étrange bohème familiale dans laquelle il avait grandi et qui était propre, tout au moins, à former le goût d'un garçon. Milieu très averti, où l'on collectionnait la meilleure peinture, les belles éditions et où l'on avait ce vernis de théâtre et de boulevard, spécifique d'un certain Paris. Lui-même avait été secrétaire de Robert de Flers, ce qui était une préparation à tout et à rien. A vingt-cinq ans, à défaut d'une culture spécialisée, il avait ce flair qui permet de ne pas se tromper sur la qualité d'une œuvre et d'aller droit au meilleur, non pour des motifs raisonnés mais par une sorte de gourmandise. Pour tirer parti de ses dons, il avait besoin d'un cadre tel que le nôtre, tout comme nous avions besoin d'un collaborateur tel que lui, jeune, désintéressé, prêt à faire le don libéral de son travail et de son temps." [1]

En juin 1911, les "Éditions de la Nouvelle Revue Française", dont André Gide, Jean Schlumberger et Gaston Gallimard sont les trois actionnaires (c'est une société en participation où chacun apporte 6 000 francs: Gaston Gallimard a emprunté la somme à un oncle) et Gaston Gallimard le gérant (2), publient leurs trois premiers livres: L'Otage de Paul Claudel, Isabelle d'André Gide et La Mère et l'Enfant de Charles-Louis Philippe. Viendront ensuite Les

⁽¹⁾ Jean SCHLUMBERGER, Eveils, in Œuvres, t. VI, p. 386.

⁽²⁾ La Revue est alors dirigée par un "comité" de trois membres : Jacques Copeau, André Ruyters et Jean Schlumberger ; Pierre de Lanux est "secrétaire" et André Ruyters "gérant".

Frères Karamazov, drame de Jacques Copeau et Jean Croué d'après Dostoievski, les Lettres de jeunesse de Ch.-L. Philippe, Nos Directions d'Henri Ghéon, L'Inquiète Paternité de Schlumberger, Le nommé Jeudi de G.K. Chesterton, Eloges de Saintlêger Léger (Saint-John Perse), Études de Jacques Rivière, la Judith de Hebbel traduite par Gaston Gallimard et Pierre de Lanux, les Poèmes de Coventry Patmore tra-duits par Claudel, La Lumière de la Grèce de Viell-Griffin, Lévy de J.-R. Bloch, Le Pain de Ghéon, les Poèmes de Farque, Le Rail de Pierre Hamp, Compagnons, poèmes de Duhamel, Hélène de Sparte de Verhaeren, L'Annopce faite à Marie de Claudel et La Danse devant l'Arche d'Henri Franch: plus de vingt volumes pour la première année. En janvier 1912, Jacques Rivière remplace Pierre de Lanux au secrétariat de la Revue ; en mai, Jacques Copeau en est nommé directeur ; et en octobre, la Revue et les Éditions, "cédant à la nécessité d'agrandir leurs locaux et de s'organiser d'une manière plus conforme au développement qu'elles ont pris, s'installent chez elles" (3), 35 et 37 rue Madame... En août 1914, une soixantaine de titres auront paru sous le fameux monogramme dessiné par Jean Schlumberger.

L'Été 1919 devait voir à la fois, après l'interruption due à la guerre, la renaissance de la Revue sous la direction de Jacques Rivière et la réorganisation des Éditions, sous le nom de "Librairie Gallimard" (4). Gaston Gallimard devenant des lors le véritable maitre d'une entreprise déjà importante et qui allait, très rapidement, devenir la principale maison d'édition littéraire française. Il sait alors admirablement s'entourer, fait aussitôt confiance à Rivière. puis dès 1920 à Jean Paulhan, prend en 1922 pour secrétaire général Louis-Daniel Hirsch, âgé de trente et un ans et qui conservera son poste jusqu'à sa mort en février 1974; il multiplie les collections et séries spécialisées, crée des revues (d'architecture, de musique, de peinture, de cinéma...), prospecte tous les domaines, français et étrangers, rachète à des fonds concurrents des valeurs sûres, accueille en 1934 la "Bibliothèque de la Pléiade" (qu'avait créée Jacques Schiffrin en 1931, dans sa modeste librairie du Saint-Germain, et qui devait connaître la prodigieuse fortune que l'on sait), s'assure l'exclusivité de la production de jeunes écrivains prometteurs en leur garantissant des mensualités, etc... Sagesse et audace, flair et éclectisme caractérisent Gaston Gallimard, à qui un sens aigu des affaires allié à un amour incontestable de la chose littéraire permettent, en exploitant avec habileté des domaines "commerciaux" et rentables, d'être désintéressé ailleurs et de "perdre de l'argent" dans l'édition de livres "difficiles". Avec les quelque quinze mille titres que compte aujourd'hui le catalogue de la maison, très peu s'en faut qu'on ne puisse dire que les Éditions Ballimard se sont identifiées à toute l'histoire des lettres françalses des solxante-cinq dernières années.

⁽³⁾ Texte du papillon encarté dans le n° 46 (octobre 1912) de La N.R.F.

⁽⁴⁾ En même temps que s'ouvrait, boulevard Raspail, une "Librairie Gallimard" de vente su public, dont la direction fut confiée au jeune Roland Saucier.

On devra sans nul doute écrire l'histoire détaillée des débuts et de la croissance de cet immense empire (5), dont ce grand séigneur de l'édition avait, dans les toutes dernières années de sa vie, progressivement remis la direction à son fils Claude (né en 1914); mais, presque jusqu'à sa mort (survenue le 25 décembre derrier : né le 18 janvier 1881, il allait accomplir sa quatre-vingt-quinzième année), on le vit chaque jour encore présent dans son bureau de la rue Sébastien-Bottin...

Les relations d'un éditeur avec les écrivains — ceux qu'il publie, ceux qu'il refuse — sont par nature difficiles et délicates ; la république des lettres est un monde d'écorchés vifs... Les rapports de Gaston Gallimard et d'André Gide ont connu des périodes de froid ou de tension ; très différents, de tempéraments et de goûts souvent opposés, les deux hommes ne sont jamais entrés dans une profonde intimité ; mais aucun des deux ne pouvait oublier ce qu'il devait à l'autre : née de Gide, que fût devenue la N.R.F. sans le génie éditorial de "Gaston" ? mais qu'eût été Gaston Gallimard si, en 1910, Gide et Schlumberger ne lui avaient pas fait confiance ?

Gaston Gallimard, amoureux de la littérature (il avait voulu étre éditeur, disait-il, pour se faire la bibliothèque de ses réves), a peu écrit. On connaît sa traduction de Hebbel, faite en collaboration avec Pierre de Lanux; on a récemment réimprimé les trois pages où, dans le numéro d'Hommage à Marcel Proust de La N.F.F., il avait raconté sa "Première rencontre" avec l'auteur d'A la Recherche du Temps perdu (6). Dans la Revue d'avant 1914, il n'à publié que quatre "notes", dont une sur les Cent un Propos d'Alain (dans le n' de décembre 1911) — et trois, sur des peintres: pour saluer sa mémoire, le BAAG les remet au jour dans les pages qui suivent.

Page suivante GASTON GALLIMARD

Photographie prise au Tertre, en 1928, par Roger Martin du Gard. (Coll. Claude Gallimard)

⁽⁵⁾ Voir la thèse d'Auguste ANGLÈS, André Gide et les débuts de la N.R.F., dont on espère encore la parution prochaine. On annonce d'autre part, aux Éditions du Seuil, un petit livre d'André DALMAS, dans la collection "Microcosme", consacré à Gaston Gallimard.

⁽⁶⁾ La N.R.F. n° 112, janvier 1923, pp. 62-5; reproduit dans Le Nouvel Observateur n° 582, 5 janvier 1976, p. 51.



TROIS NOTES DE GASTON GALLIMARD

(1912)

EXPOSITION DE DESSINS, D'EAUX-FORTES ET DE LITHOGRAPHIES DE FRANK BRANGWYN (Galerie Durand-Ruel)

Il semble qu'il n'y ait rien à dire d'une œuvre réussie. Ce n'est pas que l'admiration exclue la commentaire. Mais si l'artiste a tout dit et qu'il se soit entièrement exprimé par les seules ressources de son art, des lors aucune transposition n'est possible, ni aucune interprétation. Seule est requise notre sensibilité et le miracle de notre assentiment s'opère par la plus subtile suggestion.

Il semble bien que Brangwyn nous offre le spectacle et la leçon d'une telle réussite. Je pourrais presque dire qu'il se réalise trop. Si abouti est son dessein, si parfaite sa volonté que rien ne nous achoppe. Aucune fissure par où pénétrer au cœur de l'homme, aucun tremblement de la main qui le révèle. Ici le pathétique est tout objectif, encore que romantique parfois — et j'entends par ce romantisme le choix implicite et partial de ce qui peut susciter l'émotion immédiate. — Ici pourtant s'exprime seule, non pas l'artiste, mais sa volonté. Le lyrisme lui-même est concerté, prévu l'emportement.

Je distingue dans Brangwyn une imagination puissante, jamais débordante, toujours matée par une sévère logique et par un amour calme de praticien, de bon ouvrier pour son "métier". Même lorsqu'il excède la pure plastique, c'est encore à la vertu de l'eau-forte qu'il fait appel et jamais il ne cesse d'être un maître-artisan. Sinon des influences, des parentés tout au moins sont évidentes, mais qui ne parviennent pas à fausser sa personnalité: on se souvient de Rembrandt devant ces éclairages. Cette précise architecture, cette mathématique rappelle le Piranese des planches romaines. Et les noms de Daumier, de Millet s'éveillent aussi dans notre mémoire. C'est à Constantin Meunier que font penser certaines figures farouches, fortes comme des cariatides, hautes d'épaules et qui accrochent la lumière comme un arbre ou un rocher: un Ugolin, un Laocoon du Travail sortant sur un ciel encombré de nuages comme des colonnes d'émigrants en marche.

Brangwyn s'attarde peu aux paysages. Pour lui le monde est un

chantier dont l'homme est l'ouvrier et l'esclave. Poète, à sa façon, des villes tentaculaires, c'est bien là ce qui me paraît le nœud, l'arête de sa volonté. De toutes ces gravures, cette idée se dégage : l'homme, homme-fourmi, façonné par son propre labeur, est partout écrasé, dominé, assujetti par ses œuvres. Il rôde, fourbu, au pied des cathédrales, à la sortie des usines, à l'ombre de cette carène géante ; une ruine même est encore une architecture qui le défie : au milieu de ces décombres de Messine on oublie pourtant les élémenta pour ne voir toujours que des pierres monumentales. Ailleurs un moulin devient aussi un monstre moderne :

Et par les quais uniformes et mornes Et par les ponts et par les rues Se bousculent en leurs cohues Sur des écrans de brumes crues Des ombres et des ombres...

Mais alors que Verhaeren célèbre des forces et des apothéoses, Brangwyn décrit froidement la peine de l'homme. C'est une constatation qu'il fait et non pas une émotion qu'il ressent. Mais tout son art lui servira à provoquer en nous cette émotion, tout concourra à la produire : de là cette mise en page souvent théâtrale, ces oppositions de la lumière, cette recherche de l'effet. Il n'entend disposer de l'éclairage qu'à sa guise. A ce point de vue, les plus récentes gravures, telles que l'Abside de la Cathédrale à Messine, attestent une orientation marquée de Brangwyn vers des moyens plus théâtraux et plus littéraires. Il veut nous convaincre, c'est pourquoi il veut être éloquent. Il y réussit.

Mais il convient de reconnaître que chez lui la virtuosité vient après coup. Elle ne prend jamais la place de la sincérité, encore moins de la volonté. Elle n'est là que pour faire retentir l'œuvre, accuser l'intention. Elle est l'éloquence même de Brangwyn. L'examen approfondi d'une épreuve le révèle bien : sous "l'effet", pour ainsi dire, se distingue le dessin précis, juste, sans rhétorique ; et ce n'est qu'ensuite, par-dessus, noyant le détail, qu'est passé le brumissoir pour opposer ces surfaces claires et soyeuses à ces larges velours noirs.

Certes un tel parti-pris ne va pas sans sacrifices. Les matières elles mêmes cessent d'être sensibles : aucun parfum ne se dégage des bois sciés, aucun son des fers frappés. Je ne suis pas tenté d'appuyer mes mains sur ces pierres. Je lis partout la même écriture sans sécheresse mais sans sensualité, chaleureuse mais sans tendres-se. Voici les pages d'une tragique histoire : le travail en est le sujet. Émouvante narration, mais abstraite, inhumaine, où l'homme ne figure dans le décor que comme une machine. Il est apparent qu'il n'intéresse Brangwyn qu'en fonction de son labeur. Il est tout muscle, tout effort. Aucune vie intérieure, aucune nervosité inutile. Il ast là sans inquiétude, sans amour, tout à sa peine, chaque partie de son corps étant aussi basse qu'elle peut l'être, ne regardant jamais le ciel qui est toujours sombre et pesant. J'excepterai pourtant cette grondante sortie d'usine, bien que là encore le tragique naisse plutôt d'une opposition de masses que d'un visage.

Mais c'est grâce à un tel parti-pris que Brangwyn atteint son but, qui est de triompher du détail, en vue de ne pas nous distraire de son idée. Il faut convenir qu'il réussit à ne jamais être anecdotique, à ne pas nous donner des images. Point de pittoresque gratuit. Je ne vois pas que ces eaux-fortes aient surtout une waleur décorative, comme on a pu le dire - et je songe principalement aux nouvelles. Si je les considère toutes, elles trouent le mur : elles présentent un décor où s'inscrit un drame. Le drame est poignant, le décor est neuf et saisissant. Brangwyn a le goût de l'ordonnance. Il voit tout en le composant. Et s'il est habile, c'est sans procédé, s'il sait faire mordre le zinc avec liberté, il manie le gravoir avec justesse et précision, sans mécanisme : le trait est nourri. Les eaux-fortes ne sont pas la traduction de dessins. Elles sont originales. Le dessin est soumis, obéissant, détendu, plus épanoui. L'eau-forte le contracte et le colore. Bref, si Brangwyn est virtuose, sa virtuosité n'est que celle de l'artisan.

Après avoir regardé toutes ces dentelles d'échafaudages, ces colonnes de fumées qui vont au ciel soutenir toute une architecture de nuage, ces masses essuyées de pluie, ces cargaisons, ces chevalements, ces madriers, ces jambes de forces, ces pylônes, ces salissures, ces lumières qui éclatent comme un cri, toute cette géhenne des villes, suies et fumées, il me plaît de m'arrêter devant cette route en Picardie d'un pathétique plus sobre, devant ce doux paysage d'Assise, où circule un peu d'air enfin !

Brangwyn est un grand voyageur.

(La N.R.F., n° 38, février 1912, pp. 303-6)

EXPOSITION DE PORTRAITS DE RENOIR (Galerie Durand-Ruel)

Il serait injuste de juger Renoir d'après ses portraits : là se rencontrent des obstacles où s'achoppe la nature de ce peintre qui n'alla jamais au-devant des difficultés. Mais il est bon de le juger à propos de ses portraits et d'y lire les éléments de son talent.

Un des caractères de Renoir, c'est l'abandon à son propre tempérament, sans réserve, sans que jamais intervienne sa volonté ou son intelligence. Les défauts qui en résultent sont plus sensibles lorsqu'il se trouve en face d'un modèle et de ses exigences. Peu nous importe qu'il y ait ressemblance ou non ; mais ce coloriste-né n'a goût que de couleur. La forme lui est indifférente. Peut-être a-t-il raison, puisque, impuissant à brider son expansion, dès qu'il veut la serrer, il la sèche. De là ces arrondissements sans arête marquée, ni saillie, ces membres sans ossature, cette chair étirée comme un "travail de Bordeaux", ces arbres en houpette. — Indifférente aussi la qualité des matières : le bras est de la même pâte que la manche, le vase que les fleurs, les soieries de Mme de Galéa ne sont pas plus soyeuses que le tablier de toile de la servante, dans le portrait de la famille du peintre. — Il n'est inquiet, non plus, d'sucume expression secrète. La flamme qui affleure un visage,

il n'en sent pas la chaleur. De là ces mêmes regards somnolents, cette même bouche molle, largement carminée, ces figures poupines, soufflées et irisées comme des bulles de savon, ces attitudes parentes. Il peint les figures comme des "natures mortes"; mais il est juste de reconnaître l'animation et l'exubérance de ses "natures mortes".

Les voilà tous, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, les bras rougis comme par une lessive, lourdement collés à la toile, lourdement, mais sans que nous en sentions jamais la réelle pesanteur.

Cependant la palette est intéressante. Encore doit-on reconnaître, quelque sympathie qu'on se sente pour une si naturelle expansion, une tendance marquée à l'exploitation des mêmes gammes : jadis bleues, vertes, et ce fut l'époque, où je trouve plus de charme, des portraits de M. Choquet (1878), de M^{lle} Jeanne Durand-Ruel (1876) — depuis rosées, violacées, vineuses (portraits de M^{lle} Baudot, 1898; de M^{lle} Jeanne Durand-Ruel, 1911).

C'est qu'au fond ce grand travailleur a l'esprit nonchalant. Certes sa production est abondante, mais non renouvelée : si les tonalités se sont modifiées, il y eut seulement évolution sans enrichissement, pente naturelle vers des rapports de plus en plus faciles et de moins en moins subtils. Notons également de moins en moins
de soumission à l'objet, de choix, de discernement dans la composition et le groupement.

D'où vient alors que, malgré tout, nous ne nous détournons pas de Renoir et l'admirons ?

Certes un si libre abandon laisse foisonner les qualités : richesse, épanouissement, abondance fleurie, sincérité toujours aisée. Mais cette peinture n'est-elle pas faite de tout ce qu'il nous est difficile d'aimer : contentement de sa propre facilité, gentillesse presque à la Chaplin, sentiment coco, tons de chromo, fadeur, absence de cœur sinon de sensualité, manque d'appétits...

Et pourtant, avec cela même, comme il sait nous confondre et forcer notre assentiment !

... Amoureux seulement de couleurs, il n'a pas cherché d'autres formes où inscrire son émotion, ou plutôt sa gourmandise que celles toutes faites qu'il a trouvées : aussi côtoie-t-il parfois la banalité et le ridicule et n'a-t-il de racines ni dans son temps ni dans le passé, bien qu'il s'apparente un peu aux peintres du XVIIIe siècole.

Et pourtant... tels yeux bleus, bêtas, sans vie, si connus, plantés là comme deux bleuets sur des joues de nacre nous déconcertent et nous amollissent. Nous sommes désarmés. Nous avons honte...

C'est que, devant ses toiles, je ne ressens jamais aucune inquiétude : tout en elles est entièrement déployé et amené à la lumière parce qu'y chante la plus spontanée confidence de soi-même et que la réalisation en est complète. Nous aimons que cette peinture vienne au-devant de nous et que nous n'ayons aucune peine à l'aimer. Renoir n'est peut-être qu'unemachine à peindre et qui ne point que pour soi, sans intention; mais on sent en lui une telle joie d'écraser la pâte, tout simplement, sans plus; la peinture est pour lui si peu un problème à résoudre que nous éprouvons tout de même une détente. Tant d'ingénuité lui fait une si constante jeunesse que nous ne songeons plus qu'il n'atteindra jamais la maturité. Il est le don même, mais cela seulement.

Aussi ceux qui, par réaction contre l'effort et la discipline voudraient reconnaître en Renoir le maître aujourd'hui après Cézanne at Van Gogh, me semblent-ils donner à leur plaisir la signification d'un enseignement : Renoir n'est pas un inventeur et il n'est pas de maître aussi inégal. Il y a là des toiles de toutes les époques, de 1872 à 1910. Bien peu défient l'avenir. Renoir a le tort de tout livrer de lui. Il est vrai qu'en même temps, il se délivre, puisqu'en peignant, il obéit. Quel écrivain résisterait à pareille épreuve, à si peu d'esprit critique ? Oui vraiment, l'inégalité est peut-être son seul défaut. Et sans doute sommes-nous coupables de ne pas faire nous-mêmes ce choix dans sa production. Alors nous nous trouverions devant l'œuvre la plus aboutie de ce temps. Tant il est évident que le commentaire n'a de prise que sur ce qu'il eût suffi de négliger et que certains morceaux déjouent toute analyse. Et si le portrait de Mme J. Bernheimet son fils est significatif, en un sens, par tous ces défauts assemblés qu'un talent prodigue force et domine pourtant, n'oublions pas que Renoir est l'auteur de quelques parfaites peintures ; je pense à cette solide et charmante image Dans la loge (Galerie Manzi) d'un si bel émail, d'une si juste richesse, d'une si nombreuse émotion, qu'il ne peut plus être question devant elle d'écoles, d'époques, d'originalité. Elle dépasse toute personnalité. C'est le chef-d'œuvre "anonyme", exact et nécessaire.

(La N.R.F., n° 44, soût 1912, pp. 371-4)

ŒUVRES RÉCENTES DE BONNARD (Galerie Bernheim)

Deux oranges se dorent au soleil; un toit violet se cache sous les feuilles, les chaises du jardin causent entre elles, une dame s'emmitoufle, des yeux rient sous une frange blonde, un chat s'étire drôlement, des fillettes jouent à la barque dans une vraie barque; un pauvre gosse, un tout petit, monte une route, tenant gravement sa boîte à lait. Peinture de frimousses. C'est le paradis de Bonnard.

Ce que je ne réussis pas à simer en d'autres, je l'aime en lui : cette désinvolture, cette facilité parfois un peu lâchée. C'est que Bonnard dédaigne d'être éternel. Sa peinture est essentiellement présente. Elle recommence comme les jours; elle est toujours nouvelle comme l'aube, comme le feuillage aussi frais, le matin, que s'il n'avait jamais servi, jamais jauni, jamais reçu la poussière. Ici point de logique, point de notre logique. Il ne s'a-

git pes de trouver un accord entre notre sensibilité et nos idées; et le miracle c'est que nous n'y songeons pas. Peut-être nous fati-guerions-nous de tant de caprice, de tant d'insouciance, mais cette peinture n'est pas faite pour s'imposer à nous. Par une chaude journée d'été, alors que le soleil dévore toutes couleurs et découpe brutalement la lumière, qu'il sonne "comme un coup de gong", il est exquis d'entrer dans cette salle qu'ombragent ces peintures, d'ouvrir les yeux abrutis de réverbération, les oreilles, les narines, les mains et de recevoir ce frais bouquet au visage, et de passer... Mais il est toujours délectable d'y revenir. La voilà, la vraie détente.

Bonnard peint fonctionnellement, comme une plante pousse. Sa peinture s'ouvre, s'épanouit, se frise comme un beau chou, comme un enfant agite ses menottes. Elle est fraîche comme un marché, comme un éventaire. Elle est saine comme un poisson. Elle sort les siles collées, pleines de beaux luisants de lumière, pleine de fils d'argent, comme un papillon qui éclôt. Elle sort comme un prolongement de la vie, comme une sève, avec l'autorité de la santé. Tout vient au jour ensemble, pêle-mêle, fripé, la sensation et ses vêtements en désordre ; mais tout se tend, se sèche, tout s'ordonne et s'arrange sous notre regard, comme sèche le feuillage au soleil, après la pluie. Et c'est pourquoi le lâché de la forme, ou même le manque de forme ne nous gêne pas. La jeunesse, la vitalité de cette peinture emporte tout, tant les éléments en ont de valeur par eux-mêmes. Pas de motifs, les choses sont là, sans raison. Nous y "cherchons notre vie", nous y piquons, nous y fouillons avec la joie d'un enfant qui farfouille dans une boîte à ouvrage. Tout y a l'adorable gaucherie de l'enfance.

Je vois Bonnard, se baladant, le nez en avant, les narines bien ouvertes. Il s'amuse partout. On sent qu'il n'a jamais son siège fait. Il est toujours curieux, en quête d'autre chose, toujours en passe d'autre chose, toujours en passe de se succéder, comme les mouvements multipliés et variés d'un chat. Mais nulle inquiétude en cette mobilité.

Il est des œuvres qui naissent d'une sorte de torsion du cerveau et du cœur, après une lente et dure gestation ; l'effort luimême en est créateur. Ces œuvres contiennent plus que leur auteur et leur destinée a tout l'essor des destinées humaines, elles portent tout le mystère et toute la force de la naissance et grandissent comme l'enfant. Jamais une œuvre de Bonnard ne le dépasse. Elle lui est toujours égale, identique. Mais sa richesse est toujours contenue, toujours discrète. On y sent couver le feu sous la cendre ; tout y est tamisé, comme le couchant par les arbres dens un verger. Il s'en faut d'un rien qu'un rayon n'éclate...

De première source, sans intermédiaire, Bonnard livre sa peinture telle quelle, toute fraîchement inventée. C'est un jardin livré à lui-même, sans jardinier. C'est libre comme un jeu. Les hasards peuvent être déconcertants. C'est toujours pris dans l'ensemble. Ça se compose tout seul avec ses accidents heureux ou malheureux, comme

la nature. En chaque coin de la toile, je sens la pulsation charmante de la vie.

Bonnard est à peine créateur tellement il est doué. Il ne fait que répandre ses dons. Il se déploie, il se dépêtre, il prend sa place, comme un organe se développe et son progrès chaque fois est dans l'amplitude plus large d'une dilatation plus aisée. Il fait penser à la croissance d'un corps vivant.

Il n'est d'autre raison de l'admirer que de l'aimer.

(La N.R.F., n° 44, août 1912, pp. 374-6)

JACQUES COPEAU REGISTRES, II MOLIÈRE

textes rassemblés et présentés par André Cabanis

Après Appels, Molière prend place dans la série des Registres dont l'ensemble formera la somme de l'œuvre de Jacques Copeau.

Le grand écrivain qu'il fut, de la lignée des Gide et des Martin du Gard, s'exprime sur Molière avec le frémissement de l'intelligence et nous le rend tout proche.

Sa vie durant, le fondateur du Vieux-Colombier a servi Molière, en particulier par ses mises en scène dans lesquelles, peu soucieux de "la glose savante", il savait préférer "le texte mystérieux". Mais l'enchantement de la représentation relève de l'éphémère...

Restent différents écrits sur Molière et les notices rédigées pour une édition de ses œuvres complètes. Ces textes ont été rassemblés dans ce volume.

Un Molière exemplaire, comédien, metteur en scène, auteur, chef de troupe, un Molière vivant et sensible, contemplateur, animateur combatif, "bouffon trop sérieux", voilà l'homme de théâtre complet, l'homme fraternel que Copeau s'est plu à servir et à interroger, attentif à son enseignement et à sa voix.

Si aujourd'hui Molière est si souvent joué, n'est-ce pas pour une bonne part au renouvellement opéré par Copeau qu'on le doit ?

Aussi le double enseignement qui se dégage de ce livre, un Molière par lui-même doublé d'un Copeau à travers Molière, vient-il opportunément rappeler, face à la "tyrannie" des metteurs en scène, traditionalistes sclérosés ou modernistes pédants, que les chemins de la sensibilité et de la pratique théâtrale valent seuls pour retrouver le sens ju jeu et de la farce, le goût du mouvement et du spectacle, le souci du public et de l'échange qui ont fait le génie d'un Molière vivant sur la scène et pour la scène.

L'abondance des renseignements donnés par les notes et les index en référence aux allusions et aux citations de Copeau ajoutent à l'intérêt d'une lecture stimulante l'avantage d'une solide documentation.

Vient de paraître dans la collection "Pratique du Théâtre" ÉDITIONS GALLIMARD

Un volume broché, 20,5 x 14 cm, 360 pages 85 F

HOMMAGE A UN AMI D'ANDRÉ GIDE

POUR LE CENTENAIRE D' ANDRÉ RUYTERS (1876-1952)

Co-fondateur de La Nouvelle Revue Française en 1909 avec Ghéon, Schlumberger, Copeau, Drouin et Gide — avec lequel il s'était lié d'amitié dès 1895, à dix-neuf ans —, André Ruyters aurait aujour-d'hui cent ans. Le BAAG se devait de saisir l'occasion de cet anniversaire pour saluer la mémoire d'un écrivain... qui avait tant fait pour qu'on l'oubliât, rompant complètement et définitivement avec la littérature dès 1911, alors qu'à trente-cinq ans il avait déjà publié quatorze volumes, et, dans La N.R.F., deux romans qui ne devaient jamais paraître en livres...

L'homme et l'œuvre méritant assurément qu'un ouvrage leur soit un jour consacré. Et sa correspondance avec Gide est un des importants ensembles qui restent à révêler (quelque 570 lettres 1895-1950 dont environ 330 de Gide). Comme nous l'avons déjà dit pour Henri Ghéon, les deux livres à paraître d'Auguste Anglès, André Gide et le premier groupe de la N.R.F. (1908-1914), et de Claude Martin, La Maturité d'André Gide (1895-1902), remettront prochainement en lumière la figure d'André Ruyters. En attendant, nos lecteurs trouveront, dans les pages qui suivent : l'article d'hommage que Jean Schlumberger consacra à André Ruyters au lendemain de sa mort, paru dans Le Figaro littéraire du 16 février 1952 (article que Schlumberger n'a pas recucilli dans ses Œuvres); quelques lettres inédites d'André Gide à André Ruyters autour des Nourritures terrestres, et le grand article de celui-ci sur le livre de Gide ; les deux courts textes sur Gide donnés par Ruyters en 1951 au Figaro littéraire et au numéro d'Hommage à André Gide de La N.R.F.; une brève bibliographie enfin, limitée aux livres de Ruyters et à sa collaboration à La N.R.F.

ANDRÉ RUYTERS

par JEAN SCHLUMBERGER

Après Ghéon, Drouin, Copeau et Gide, voilà qu'à son tour André Ruyters disparaît. Bien qu'il vécût depuis longtemps éloigné des Lettres, son nom doit rester associé à celui de ses compagnons qui fondèrent avec lui la N.R.F.; et si le travail accompli par cette équipe n'a pas été sans fruit, la part qui lui en revient ne doit pas être oubliée.

Nous l'avions enlevé à sa Belgique natale (plus exactement : il avait pu se faire déléguer à Paris par l'établissement bancaire où il travaillait), de sorte qu'il vint renforcer notre groupe d'amis dans le moment où nos projets commençaient à prendre forme. Il n'était pas un débutant, et l'apport de son expérience était appréciable. Il avait pendant quelque temps dirigé la revue Antée, et son dernier livre, Le Mauvais Riche, l'avait mis en contact avec les "Presses Sainte-Catherine", cette imprimerie de Bruges dont le parfait travail allait nous être d'une si grande aide. Il avait déjà publié, chez des éditeurs d'avant-garde, un nombre imposant de volumes et de plaquettes, des vers, des notes de voyage, des récits. Ce qui nous y frappait le plus, c'était une connaissance de la langue et de ses ressources qui lui permettait de nous prendre tous en faute, comme s'il avait su par cœur tout Littré. Les Nourritures terrestres venaient de paraître quand il concut ses premiers essais, et l'influence de Gide y est sensible aussi bien par une certaine impertinence du ton que par quelques artifices de l'écriture. Mais ces coquetteries lui passèrent comme elles passerent à Gide. Son constant souci de perfection continua de guinder un peu ses nouvelles et ses romans, mais il favorisait l'acuité de son sens critique, et ce qu'il y avait chez lui de purisme venait très heureusement soutenir la discipline que nous tâchions de faire prévaloir.

Il prit une part assidue à notre travail des premiè-

res années, puis il dut quitter la France, envoyé en Abyssinie pour l'organisation d'échanges commerciaux. L'homme d'action et d'aventure qui avait toujours sommeillé en lui s'éveillait avec avidité et prenait brusquement le pas sur l'homme de lettres. Mais nous n'en fûmes pas étonnés.

Alors que nous cherchions presque tous à exprimer par nos livres l'essentiel de nos préoccupations et de nos problèmes les plus personnels, la littérature ne semblait pour lui que le plus attachant, le plus noble des luxes. Toutefois, en s'enfonçant dans cette Ethiopie où Rimbaud avait perdu toute mémoire du passé, toute trace de son génie ; en faisant à son tour la collecte de l'ivoire et de la civette, Ruyters ne désavouait pas son faible pour la propriété des mots et pour le rendu exact d'une sensation. Il se passionnait pour le cheval, la chasse, l'art indicène, mais ses carnets se remplissaient de notes ; et quand il en publia des tranches, on y reconnut tout ce qui avait fait la qualité de son style, avec quelque chose de plus chaleureux, de plus aéré, où se traduisait l'aisance d'un tempérament enfin parvenu à sa plénitude.

Après l'Abyssinie, ce fut l'Extrême-Orient, Singapour, la Chine, et, pendant tout le temps que dura la seconde guerre, une demi-captivité sous l'occupation japonaise. Cette fois la coupure était plus profonde. Non seulement la capiteuse civilisation issue d'un extraordinaire mélange de races exerçait un attrait plus envoûtant, mais, à baigner dans un milieu surtout anglo-saxon, Ruyters cédait à un vieux penchant et se tournait avec prédilection vers la littérature anglaise. Nous devons à cette infidélité — je devrais plutôt dire à ce mariage de deux amours — la belle traduction qu'il donna du Cœur des ténèbres, de Joseph Conrad.

Fn 1907, dans la préface de son Mauvais Riche (paraphrase nietzschéenne de la parabole biblique), il écrivait pour justifier l'impénitence arrogante de son héros : "L'important pour [lui], c'est de reconnaître sa destinée et de s'y consacrer inflexiblement. Obéir longtemps et dans une même direction, tel est son mot d'ordre." Tel était aussi celui que Ruyters s'était donné. Il avait, une fois pour toutes, décidé de ce qu'il voulait, de ce qu'il aimait. Ce choix nous paraissait souvent arbitraire, acte de volonté gratuit. Mais il s'y tenait avec une constance péremptoire. Cette fidélité à soi-même faisait sa force ; elle lui avait valu, dans des milieux où il arrive qu'on soit trop souple, une singulière autorité.

Depuis qu'il avait perdu l'espoir de jamais retrouver une activité en Indochine, il vivait à Paris, dépaysé, incurieux, plein de refus pour la vie réduite à laquelle nous nous sommes habitués. Il tâchait de s'en évader en mettant à jour des carnets de notes pleins de soleil tropical.

Dans son visage bien coupé, encore étrangement jeune, le regard bleu avait gardé sa clarté loyale, et ce qui s'y lisait d'affectueux, voire de mélancolique, suppléait tant bien que mal aux paroles que sa pudeur sentimentale l'empêchait de prononcer. Je ne le voyais pas très souvent, parce qu'entre nous la conversation languissait, lui se désintéressant du présent, moi me lassant vite à remuer des souvenirs. Mais il restait à mes yeux l'image de l'intégrité parfaite, limpide et dur cristal ; et j'estimerai toujours comme une de mes heureuses fortunes d'avoir compté parmi mes amis un caractère de cette trempe exceptionnelle.

(Le Figaro littéraire, 16 février 1952, pp. 1 et 4.)

AUTOUR DES

"NOURRITURES TERRESTRES"

Pes nombreuses lettres que Gide, à partir de novembre 1895 et pendant plus de quarante ans (mais surtout jusqu'en 1919), écrivit à son "jeune ami" André Ruyters, on ne connaît qu'un long fragment de celle du 31 octobre 1897, qu'il avait publié lui-même en 1933 au tome II de ses Enves complètes (1). Six mois après la sortie des Nourritures terrestres, Gides'y défendait déjà contre une tendance du lecteur à l'"enfermer" dans ce livre, et voulait s'en montrer détaché, ayant dépassé la "posture" que les Nourritures illustraient. "Ta lettre", écrivait-il à Ruyters, "est trop exaspérée et ne s'adresse pas à celui que je suis aujourd'hui." Suivait l'exposé de sa façon de vivre "à la troisième personne", le long d'une route où "les grandes âmes ne peuvent s'arrêter" à "l'hédonisme" des Nourritures. Et la fin de sa lettre pouvait même laisser le lecteur incertain, doutant si, aux yeux de Gide, son correspondant l'avait bien compris : "Si tu me voyais aujourd'hui, comme tu le souhaites, et s'il est vrai, comme tu l'écris, que tu lises bien dans mon regard..."

Or, André Ruyters avait bien lu, bien compris les Nourritures — et écrit sur elles un "excellent article" (2). Il y avait mérite, certes, mais encore Gide lui avait-il éclairé la voie. S'il est vrai que sa lettre du 31 octobre 1897 lui coûta "une demi-journée", combien d'heures lui avait-il fallu pour celle qu'il avait écrite à Ruyters cinq mois plus tôt, et qui constitue, de très loin, le commentaire le plus développé, le plus important que nous connaissions des Nourritures terrestres, sous la plume même de Gide ?...(3) Cette lettre-fleuve, que son auteur qualifiait modestement d'"ergoteuse et critique", avait pour but de fournir à son destinataire des informa-

^{(1) &}quot;A A... R...", Œuvres complètes, t. II, pp. 481-3 (les deux derniers tiers de la lettre complète; la phrase que nous citons un peu plus bas est extraite du début resté inédit).

⁽²⁾ Lire plus loin cet article, et la lettre du 19 juin 1897 où Gide l'en remercie.

tions très personnelles et d'utiles considérations sur l'histoire et le sens du livre dont il se préparait à rendre compte dans un important hebdomadaire bruxellois, L'Art Boderne (4). Nous faisons précéder cette lettre de deux autres, de 1896 (5), qui ne concernent pas explicitement Les Nourritures terrestres mais nous ont paru illustrer leur genèse, l'état d'esprit de leur créateur — la première à travers le commentaire que Gide y fait d'un livre de Ruyters, la seconde en s'achevant sur un "admirable souhait", une phrase devenue justement célèbre depuis qu'Yvonne Davet l'a extraite... d'une lettre à Eugène Rouart où Gide citait Ruyters citant lui-même ladite phrase.

L'exégèse des Nourritures procurée ici par Gide est trop riche et trop claire pour qu'il soit besoin d'une longue glose au second degré. On y remarquera surtout l'importance de l'invention du "personnage" de Nathanaël, qui semble avoir été vécue comme une véritable illumination, trouvaille d'abord littéraire, voire presque stylistique, puis, plus profondément, structuration du livre en devenir, qui "passe du chant à l'appel" et est capable de joindre lyrisme et dogmatisme, d'exprimer une "théorie de vie". Ainsi s'articulèrent logiquement le lyrisme, expression ardente et pleinement libre de l'individualité vivante, mais aussi oubli total de soi, mort à soi-même de l'individu (6), et le dévouement, c'est-à-dire l'obéissance anti-égoïste à une vocation (ce qui avait d'abord été, pour le Gide symboliste, le "devoir de manifester") qu'illustre l'"Hymne en guise de conclusion". Et l'apparente contradiction est résolue, où le poète semblait passer d'un subjectivisme absolu à un objectivisme non moins absolu (7). De même, il est révélateur de voir Gide avouer

⁽³⁾ Et ce n'est pas par hasard, remarquons-le, que celui-là seul auquel Gide s'explique et se découvre aussi largement est son ami de la plus fraîche date (il n'y a pas six mois qu'ils se sont vus pour la première fois) et le plus jeune (Ruyters a vingt et un ans à peine).

⁽⁴⁾ Fondé en 1881 par Octave Maus et Edmond Picard.

⁽⁵⁾ Dans la correspondance qui a été conservée, ce sont les troistème et quatrième lettres de Gide à Ruyters. Les deux précédentes commençaient par "Cher monsieur"; la cinquième, par "Cher poète ami"; la sixième, par "Cher Ruijters, mon ami"... (Notons ici qu'à partir de 1898 celui-ci orthographie son nom huyters — d'abord avec, puis sans trêma sur l'y —, mais que Gide conservera toujours la graphie flamande originelle.)

⁽⁶⁾ V. Yvon BELAVAL, "L'envers du lyrisme", Les Temps modernes, n° 44, ler juin 1949, pp. 1096-108. Et Gide, dans Les Faux-Unnay-eurs: "j'appelle lyrisme l'état de l'homme qui consent à se laisser vaincre par Dieu." (III, x, Pléiade p. 1185).

⁽⁷⁾ V. à ce sujet la brève étude de Bernard GENTIAL: "Signe et Réalité [dans Les Nourritures terrestres]", André Gide 2 (1971), pp. 17-23.

à Ruyters un "brûlant besoin de prosélytisme" et souligner que, pour lui, les *Nourritures* "pivotent" autour de la phrase sur l'usure, dont, du premier au dernier Livre, les termes s'inversent. L'envers et l'endroit du "système".

Remarquons enfin que Gide, à l'en croire, a hésité à intégrer "La Ferme" (V, iii) dans Les Nourritures terrestres — mais non point, en dépit de ses déclarations antérieures (8), le "Récit de Ménalque" (IV, i)... Et que ce livre, avec lequel il a voulu aider, "pousser" à une révolution, à une "renaissance littéraire", ce livre il "ne l'aime pas" : il n'a pas pu ne pas l'écrire (après l'avoir vécu), mais n'est plus celui qui l'a écrit. Telles sont ces Nourritures, qui venaient de sortir — "des presses", et aussi de lui-même...

Lettre d'André Gide à André Ruyters

La Roque-Baignard [10 juillet 1896]

Vous avez, cher poète, une façon si délicate de me dédier un livre en l'encadrant ainsi de deux phrases, que je crois maintenant n'avoir écrites que pour vous, si délicate, que tout remerciement après m'en paraît banal et sans grâce. (9)

La petite page de lettre manuscrite que vous y joignez en guise d'envoi me rend triste — car alors pourquoi ne nous connaissons-nous pas ? C'est peut-être par précaution.

Votre livre est d'une insistance de lascivité terrible. (10) Il m'eût fait peur pour vous, n'était l'énorme

⁽⁸⁾ Lettres à Valéry et à Drouin de janvier 1896 (DAVET, Autour des "Nourritures terrestres", p. 85).

⁽⁹⁾ C'est son second livre (il avait commencé par un recueil de poèmes, Douze petits Nocturnes), Les Oiseaux dans la cage, qu'André Ruijters a envoyé à Gide. Le premier et le cinquième (et dernier) chapitres de ce bref roman sont constitués de deux phrases signées André Gide — et extraites de La Tentative ancureuse : "Luc souhaitait l'amour mais s'effrayait de la possession charnelle comme d'une chose meurtrie" et "Donc Luc posséda cette femme" (v. Pléiade, p. 74). Nous avons eu entre les mains un exemplaire de ce livre, sur Japon, portant la dédicace suivante : "Non à l'ami, mais au poète très pur et merveilleux, vivant, plein de grâce et vêtu de sourire, son frère, André R. — Janvier 97."

⁽¹⁰⁾ Les Oiseaux dans la cage sont l'histoire de deux jeunes gens qui s'aiment, seuls "à Fauquemont, dans ce coin perdu du Limbourg hollandais, dans cet exquis pays de bois, de montagnes, de prairies et de ruisseaux" où Georges, "ce doux silencieux qui l'aimait depuis si longtemps" et qui s'est "brusquement" fait aimer de

part qu'y garde la nature. Vous en parlez comme quelqu'un qui en fait partie, et j'aime cela, d'autant plus que ce qui nous perd, je crois, aujourd'hui, c'est de ne plus la sentir souvent qu'à travers une opaque et étouffante littérature. Vous percevez la nature comme il faut, directement et par la sensualité. Il n'y a pas d'autres façons de la percevoir — et sinon l'on s'y leurre. Il y a telle venue de soir, tels silences, tels chants d'oiseaux, dont vous parlez comme si vous les aviez vraiment écoutés et dont il faudra se souvenir désormais après que l'on vous aura lu.

Mais trop souvent à mon gré (et principalement dans les dialogues), une un peu balbutiante mièvrerie empêche à l'émotion sa plénitude. Elle augmente, il est vrai, l'impression de perpétuel frôlement sensoriel que cherche votre Georges — mais je voudrais, de votre part, pour lui moins d'indulgence, tout au moins : moins de complaisance, et que vous indiquiez plus hautainement qu'il se trompe en disant : "Le nôtre (stupre) le plus souvent ne fait que satisfaire une sensualité individuelle. C'est de l'égoïsme sale." (11) Ce "le plus souvent" ne suffisait

Margy, l'a "enlev[ée] à la ville, à ses amis, à ses amies" (pp. 8-9) ... Mais tandis que Margy est ardente, sensuelle, docile aux appels de sa chair éveillée, lui est "un pauvre être déséquilibré" (p. 14), déchiré entre les aspirations spirituelles de son âme et les basses impulsions de son corps ; il aime Margy et désire l'union avec elle. "mais pas l'union sexuelle et malpropre! l'union d'âme, l'union de silence et d'amour ! Est-ce que tu ne crois pas [lui ditil] qu'une simple communauté d'intention ne fond pas plus absolument deux êtres, que jamais ne le pourrait faire une copulation. Et leur amour, ennobli d'abstention orgueilleuse et volontaire des joies basses, crois-tu qu'il n'en est pas plus vertigineux et total ?..." (P. 35). Plusieurs fois, affolé de désir, il se laisse entraîner à ce qui lui apparaît toujours, au dernier moment, comme une "crise soudaine de bestialité" (p. 75), et, toujours, il "meurtri[t] son jeune désir contre son théorisme absurde" (p. 60), et repousse Margy. Nous reconnaissons là les thèmes du jeune Gide des Cahiers d'André Walter et de La Tentative amoureuse.

⁽ii) Au cours d'une promenade, Margy et Georges voient "innombrables, des hannetons [...]. Et l'ardeur du printemps impudique échauffait leur sang avare et froid. Tous étaient enivrés de sève et de vie et le besoin des coîts générateurs les enfiévrait. [...] Les insectes longuement se possédaient — dans la frémissance musicale des feuilles." Alors, Georges : "Allons-nous-en... Ces bêtes m'écœurent... [...] Ah! c'est ignoble... Et penser qu'homme et femme agissent de même!...— Oh! protesta-t-elle... Quelle idée!... Il y a une différence! [...] — Il n'y a pas de différence. Le stupre est odieux toujours et malpropre. Celui des hannetons au moins a son utilité. Ils ont pour but la conservation de l'espèce. Le nôtre, le

pas ; car précisément dans ce cas, son égoïsme à lui est de choyer sa particulière délicatesse et de ne pas satisfaire cette femme qui brâme après lui — et satisfaire n'importe comment, si son corps à lui est plus apte à une jouissance par à côté. (12)

Car vous avez, sitôt après, un mot admirable : "C'est laid, dit Georges, et inutile." Inutile !... pour lui, peut-être.

Ne croyez pas que si je me laisse aller à discuter ainsi, ce soit que je vous aie mal compris (c'est d'ordinaire pour cela que l'on discute) ; mais précisément je ne discute pas d'ordinaire, et ne le fais aujourd'hui que parce que je vous ai plus que compris, je veux dire : compris et aimé. Et je vous envoie, avec tous mes remerciements encore, ma sympathie, en retour de la vôtre charmante.

André Gide.

Lettre d'André Gide à André Ruyters

Cuverville [10 septembre 1896]

Non, ne vous inquiétez pas : je suis le moins "susceptible" des êtres, et qu'eût trouvé, pour s'en offenser, dans votre lettre, même le plus susceptible des êtres?

Si je ne vous ai pas répondu plus tôt, c'est que je voulais vous répondre longuement et que, ces derniers jours, pour la première fois de ma vie, j'ai souffert des yeux assez pour devoir interrompre toute écriture et toute lecture; cela à la suite de trop de travail (13), car si ma photographie (14) me représente moins studieux que

plus souvent, ne fait que satisfaire une sensualité individuelle. C'est de l'égoisme sale. C'est laid et inutile !..." (Pp. 28-30).

⁽¹²⁾ S'il ne semble pas pressentir — comme Gide le souhaiterait, et peut-être en des voies hétérodoxes ?... — que son corps devra se satisfaire en des jouissances "par à côté", le héros de Ruijters prend toutefois conscience, un jour, de son égotême : "Pour la première fois, du fond de son égoïsme d'homme, il avait réfléchi que la pauvre jeune aimante devait souffrir de ne pas comprendre et de s'estimer dédaignée. Et il se désolait, car très sincèrement et selon son rite, il aimait. Il était peiné de constater que la manifestation étrange et si anormale de son amour devait faire pleurer. Et puis, il y avait encore son cœur, son cœur de chair qui le troublait et qui criait à la vie, oh! trop fort, vraiment !..." (P. 78).

ne s'attendait à me trouver Maubel (15), je suis pourtant plus studieux qu'elle ne me représente, prise qu'elle fut à une époque particulière où je ne souhaitais rien tant que de m'affranchir des livres et de vivre, simplement — et où j'y étais à peu près arrivé (16). Mais, ceci réalisé, je me suis à présent remis au travail et je vis en cloîtré.

Votre lettre est charmante — la seconde encore plus que la première —, amicale au sens le plus exquis du mot. Je la reçus hier ; et je me suis reproché de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre précédente. J'eusse voulu vous voir à Paris — nous surprendre l'un l'autre rue de Commaille (17), où vous eussiez pensé ne pas me trouver, et moi ne pas vous voir venir. C'eût été charmant. Nous eussions bu de la limonade, lu quelques vers et avidement causé.

Mais vous n'eussiez pas vu mon "plus habituel horizon" — car là j'ai peu vécu... (depuis près de quatre ans que je voyage, et je ne m'arrête, entre deux fuites, guère plus d'un mois à Paris).

Oui, je connais Bruges, mais je ne connais pas Hambourg. Je ne connais de l'Allemagne que Munich (18). De

⁽¹³⁾ Gide a en effet beaucoup travaillé durant cet été 1896 (il a notamment écrit *El Hadj*).

⁽¹⁴⁾ Bien qu'ils soient en correspondance depuis près d'un an, Gide n'a pas encore rencontré Ruyters; mais il lui a envoyé sa photographie et, un mois plus tard, lui demandera la même faveur en retour: "Ne pouvez-vous m'envoyer la moindre image de vous, le plus petit fragment de miroir?" (Lettre du 4 octobre 1896, inédite).

⁽¹⁵⁾ Animateur de L'Art Jeune et du Coq rouge (où il rendit compte de Paludes en juin 1895), l'écrivain et critique belge Henry Maubel (1862-1917) avait fait en mars 1894, à Bruxelles, une conférence qui fit quelque bruit et où il avait rangé Gide, comme lui-même, parmi les poètes "idéoréalistes" (publiée en plaquette à la Librairie de l'Art Indépendant, L'Idéoréalisme de quelques écrivains).

⁽¹⁶⁾ Voir cette photographie, que Gide envoya également, en cet été 1896, à Valéry, à Jammes..., en frontispice du t. II des Œuvres complètes, au t. II de La Jeunesse d'André Gide de Jean DELAY (p. 472), en tête de la Correspondance Gide-Jammes ou dans La Vie d'André Gide de Claude MAHIAS et Pierre HERBART, p. 33.

⁽¹⁷⁾ Gide habite encore l'appartement de sa mère, 4 rue de Commaille (VII^e arr.).

⁽¹⁸⁾ Au cours du bref voyage qu'il avait fait, en juillet-soût 1891, en Belgique et en Hollande, seul puis avec sa mère venue le rejoindre, Gide avait passé un jour à Bruges, le 21 juillet (v. DE-LAY, op. cit., t. II, pp. 50-1). C'est au printemps 1892 (mars-mai)

préférence, vous l'avouerai-je, m'attirent les pays non civilisés, peuplés de races différentes, et, en voyage, la beauté du peuple visité m'exalte plus souvent plus que les œuvres d'art. Je connais et aime Florence, mais préfère... je suis très imprudent de vous parler ainsi, car je ne sais encore ce que vous préférez. Oui, je suis un passionné nomade ; quand j'écrivis Le Voyage d'Urien, je n'avais pas encore voyagé (ou du moins je n'avais guère été qu'en Bretagne avec Henri de Régnier (19)) : c'est de l'écrire qui me donna le goût du voyage.

Je vous écris fort mal, éreinté, excédé par des corrections d'épreuves (20), sur lesquelles les plumes font des avaries et où les protes ont l'air de se ficher de vous.

Certes oui, je serai ravi si vous me dédiez votre livre (21) ; je n'ai pas lu ce fragment dont vous parlez dans L'Art Jeune (22), mais par contre, dans le dernier numéro, "L'Inconscience pensive" m'a beaucoup intéressé, bien que je sois plein de réserves et de critiques — précisément parce que je pense presque comme vous. Il nous faut précipiter la littérature dans un abime de sensualisme d'où elle ne puisse sortir que complètement régénérée (23).

qu'il séjourna à Munich.

⁽¹⁹⁾ En août-septembre 1892.

⁽²⁰⁾ Gide corrige les épreuves de la réédition, en un volume au Mercure de France, du *Voyage d'Urien* suivi de *Paludes* (achevé d'imprimer le 16 novembre).

^(2!) André Ruijters dédiera en effet "à André Gide" son troisième livre, A eux deux. Sur l'exemplaire n° 3, il ajoutera de sa main : "à André Gide, afin qu'il sache combien je l'aime. Son ami, André R." Gide sera encore le dédicataire du Mauvais Riche, en 1907.

⁽²²⁾ Le 23 août, Ruijters a écrit à Gide: "J'ai terminé précisément hier soir un petit volume que cet hiver j'éditerai. Il a pour titre A eux deux, et un fragment (l'avez-vous lu?), "Ce mélodieux vertige", en fut publié à L'Art Jeune. Puis-je vous l'offrir et en tête de la petite œuvre inscrire votre nom? C'est vraiment ce que je trouve de mieux pour vous remercier — jusqu'à présent." (Lettre inédite).

⁽²³⁾ Quinze jours plus tard, Gide écrira à Eugène Rouart : "Ce matin, une lettre un peu éperdue mais délicieuse de Ruijters, où ce post-scriptum (parbleu!) : "Il y a dans votre lettre une phrase que j'ai retenue précieusement : Il nous faut précipiter la littérature dans un abême de sensualisme d'où elle ne puisse sortir que complètement régénérée. Vous ne sauriez concevoir (ajoute-t-il) le plaisir que cela me fait." — O ma postérité déplorable et chérie!" (Lettre

Sur cet admirable souhait, je vous tends la main et vous quitte. Croyez-moi bien amicalement

André Gide.

Lettre d'André Gide à André Ruyters

Lostorf
[31 mai 1897]

Cher ami,

Il est à peine un peu plus de 4 heures ; je m'étais couché, hier soir, tout ivre de fatigue, de chaleur et de "soif étanchée" (24). Sitôt sur mon lit, j'ai roulé, culbuté dans un maelström de sommeil, sans même pouvoir lire ta lettre que je venais de recevoir. Dès 3 heures, 2 heures peut-être après, impossible de dormir... une fièvre, un souhait de fraîcheur, de rosée...

... Je t'écris sur ce papier parce que... (pas intéressant à dire). Le soleil n'est pas encore levé, ou du moins n'a pas dépassé les collines. Il éveille à présent doucement les cimes bleues et roses des hautes Alpes dont au loin je vois toute la chaîne. Devant ma fenêtre ouverte, je lis ta lettre..., je songe interminablement. Tu es délicieusement ami de me parler ainsi de mon livre ; et merci de m'y faire penser. Mais je ne suis pas comme toi : je ne l'aime pas. (Ce n'est peut-être pas très gentil pour toi, ce que je dis là... mais aussi c'est un peu exagéré !) Le vrai, c'est qu'il m'a formidablement amusé à écrire (tu le sens bien), que je ne pouvais faire autrement que de l'écrire, etc... Et voici, au fur et à mesure que je relis ta lettre, et puisque tu dis bien vouloir faire l'article de mon bouquin dans L'Art Moderne (25), voici, sur moi-même, quelques notes dont tu tireras le parti que tu voudras.

D'abord, et extrêmement important, ce que tu dis : "On dirait que tu as tué en toi toute sentimentalité." Il s'agissait en effet de faire un livre de passion, de ferveur... et c'est là ce qui peut t'expliquer la composition de l'ouvrage : arriver alors, par haine même de cette sentimentalité — dont l'humidité tente de s'insinuer un peu dans "La Ferme" à la faveur de la Normandie (26).

du 28 septembre 1896, citée par DAVET, Autour des "Nourritures terrestres", p. 22).

⁽²⁴⁾ Allusion à la "Ronde de mes soifs étanchées" du sixième livre des Nourritures terrestres.

⁽²⁵⁾ Cet article paraîtra en effet (non signé) dans L'Art Moderne du 15 juin 1897 (17e année, n° 24), pp. 185-7. V. plus loin.

—, arriver à une brûlure toujours plus grande, pour une plus parfaite asepsie... Je ne m'exprime pas bien, et reprends sur un autre ton :

Genèse du livre : préoccupation non tant morale que littéraire. L'introduction de Nathanaël n'a été d'abord qu'un artifice oratoire, imaginé tardivement ; plus : qu'un nom inventé pour le rythme d'une phrase, pour permettre une intonation nouvelle, des apostrophes, et rompre la monotonie que je craignais — car d'abord le livre était simplement ceci : chanter de chaque chose précisément et uniquement la joie (éternelle), l'adoration qu'elle peut nous donner, dont elle n'est plus dès lors que la cause accidentelle. Rien ne me préoccupait autant que ceci : créer un lyrisme (le "lyrisme" d'un poète, dont les lexiques font encore la part commune et impersonnelle, signifie ici, tout au contraire, la plus particulière ferveur ; chaque poète a son lyrisme, comme chaque prosateur a son style, et du lyrisme aussi l'on pourrait dire, comme disait Buffon du style (27), qu'il est "de l'homme même"). Je faisais donc peu à peu de ce mot lyrisme le synonyme de ferveur (ou réciproquement), et pensais que la plus grande ferveur ne pouvait être atteinte que par une suppression de sentimentalité. C'est un feu qui purifie tout et consume, et qui, au lieu de souvenirs, ne laissera qu'une brûlure, une cuisson (de là, le dernier cahier des Nourritures (28)). La sentimentalité est compliquée, détériorée par trop de choses, et puis elle s'adresse d'individu à individu et méconnaît l'éternité divine des choses, pour ne s'attacher qu'à ce qu'elles ont de périssable, etc... : enfin, c'est un sentiment égoïste et, l'on dira tout ce que l'on voudra, je prétends que les Nourritures sont anti-égoistes au plus haut point, un livre de complet dévouement - et je prétends que qui prétend le contraire n'y a rien compris (29).

Pour un peu, j'affirmerais qu'il n'y a que le dévouement qui m'intéresse dans le monde, que je n'aime que les êtres dévoués ; il faudrait appeler le dévouement : l'o-

⁽²⁶⁾ V. "La Ferme", troisième section du livre V des Nourritures.

⁽²⁷⁾ Comme il advient souvent, Gide cite inexactement la célèbre phrase du Discours sur le Style : "le style est l'homme même".

⁽²⁸⁾ Le huitième livre des Nourritures est en effet le livre du désert, de l'aridité...

⁽²⁹⁾ Plusieurs amis et critiques reprocheront en effet à Gide d'avoir écrit un livre où "les autres sont absents", où l'individu est invité à jouir tout égoïstement...

béissance à sa vocation (de là, cet orgueil que tu sens dans les Nourritures). Inutile de te dire, n'est-ce pas, que, de tous les dévouements, les passionnels (si j'ose m'exprimer ainsi) sont ceux que j'estime le moins, étant précisément subordonnés au sentiment des individus, etc... Voilà pourquoi, bien qu'il soit des dévouements plus nobles que celui à des sensations, j'ai... (je ne sais plus ce que je voulais dire).

C'est cette obéissance dévouée que j'ai voulu, pour terminer, indiquer dans l'"Hymne aux étoiles"; il n'y a là qu'une apologie de la "libre détermination" spinoziste — mais cette doctrine de Spinoza me paraît admirable, et il ne pouvait en tout cas y en avoir d'autres pour ce livre (30).

Le livre, donc, à mesure qu'il s'expliquait plus en moi-même, impliquait une théorie de vie que le lyrisme seul ne suffisait pas à montrer. Il fallait du dogmatisme ! Quoi de plus froid ? Des explications... terrible ! Le jour où j'inventai Nathanaël, tout le livre fut transformé — c'est-à-dire qu'il commença réellement d'exister. Quoi de plus brûlant que le besoin de prosélytisme, de plus fervent que l'exhortation, l'appel, l'apostrophe directe. Ainsi, je pouvais passer du chant à l'appel et, sans les glacer, expliquer toutes mes émotions, les établir sur un système et presque sur une philosophie (31).

Tu comprends, n'est-ce pas, comme quoi, faisant sujet de ce livre le contact même de l'extérieur et de mes sens, faisant ma ferveur de l'étincelle même de ce choc, j'étais entraîné à successivement : "Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée" et, plus loin : "Ce n'est pas pour nous, c'est pour elles que les choses sont importantes." (32)

D'où l'apparence de contradiction.

Et maintenant, te parlerai-je de la composition ?

Ce que toi tu peux m'en dire m'intéresse beaucoup plus. Elle était difficile, puisqu'il fallait donner l'illusion qu'il n'y en a pas, puisqu'il fallait permet-

⁽³⁰⁾ On sait que Gide, dans sa jeunesse, a beaucoup pratiqué : l'Éthique et que Spinoza est cité dans Les Cahiers d'André Walter.

^{(31) &}quot;Les Nourritures sont un poème tout à la fois lyrique, satirique et abstrait", écrira Léon Blum dans La Revue blanche (n° 98 du ler juillet 1897).

⁽³²⁾ La première phrase apparaît dans le livre I (Pléiade, p. 155), la seconde dans le livre III, où elle est exactement : "Ce n'est pas pour nous, c'est pour elle que chaque chose est importante." (Ibid. p. 171).

tre à Nathanaël de prendre ce livre à la fois par tous les bouts — et pourtant il fallait aussi que chacun des morceaux de ce livre (fait de pièces et de morceaux), qu'aucune pièce ne fût déplaçable (littérairement parlant) (encore que toutes déplaçables, psychologiquement parlant) (tu l'as bien compris). La composition était surtout : ménager la permission d'un ton toujours tendu. J'hésitais beaucoup à mettre le livre intitulé "La Ferme" dans les Nourritures ; mais je crois que j'ai bien fait de le mettre : cette partie plus amollie, presque larmoyante par instants, est comme un tremplin pour repartir de plus belle, et alors d'une façon encore plus emportée, dans "Lyncéus" (33), plus desséchée dans l'Afrique, plus exténuée enfin dans le dernier cahier (34).

Tu as bien vu, n'est-ce pas, que la partie d'Afrique tentait d'introduire l'idée de la mort, qui des lors ne quitte plus le livre, et, temeralrement, outrecuidamment, d'en faire le soutien même du bonheur (autobiographiquement, d'ailleurs, cela est absolument vrai). (Tu passeras quelques-uns de ces adverbes à Vandeputte (35) ; il y en a trop pour mon goût.) "Une efflorescence sur de la mort..." (36)

Que te dire du dernier cahier de mes Nourritures ? Ma femme ne l'aime pas, et j'ai une confiance très grande dansses jugements sur mes écrits. Pourtant, je ne crois pas qu'il eût dû ou pu être différent. Fallait-il montrer la dépossession, la banqueroute du "système", nier le livre, le renverser, le retourner ? Cela m'eût bien amusé, mais ce n'était pas à faire... ou bien, alors, il ne fallait pas avoir introduit Nathanaël. Je ne pouvais montrer que l'usure, et retourner (en épigraphe) la phrase que dès le début je formulais ainsi : "Nos actes s'attachent à nous comme sa lueur au phosphore. Ils nous consument, il est vrai, mais ils font notre splendeur." (37)

Autour de ces deux phrases pivote le livre ; elles

⁽³³⁾ Le livre VI (seul à porter un titre) des Nourritures.

⁽³⁴⁾ Les livres VII et VIII.

⁽³⁵⁾ Le jeune écrivain belge Henri Vandeputte, collaborateur de L'Art Moderne, de L'Art Jeune, du Coq rouge, etc., et ami de Charles-Louis Philippe (les Lettres de jeunesse de celui-ci à H. Vandeputte seront un des premiers livres publiées en 1911 par les jeunes Editions de la Nouvelle Revue Française).

⁽³⁶⁾ Ce sont les derniers mots du livre VII : "j'aime que le bonheur soit ici comme une efflorescence sur de la mort." (Op. cit., p. 240; cf. pp. 172, 174).

⁽³⁷⁾ Les Nourritures terrestres, livre I (ibid., p. 157). En épigraphe du livre VIII : "Nos actes s'attachent à nous comme sa lu-

l'expliquent alternativement, suivant qu'on le prend par le commencement ou par la fin.

Je ne pouvais en fin de compte faire entrer d'autres éléments de ruine que ceux mêmes du livre. Et, pour un livre aussi exclusivement sensuel, montrer autre chose qu'un détraquement sensuel, devenu nerveux — Lyncéus devenu hagard.

Il ne pouvait, à vrai dire, pour un tel livre, y avoir de conclusion (38); mais, comme le dernier cahier laissait une déplaisance, craignant qu'on ne vienne dire : "Mais alors votre système était mauvais", j'ai voulu, par une dernière page, montrer qu'une grande paix, une grande sérénité pouvait être obtenue, par ce même système (de là, l'hymne qui conclut)... Mais je me fatigue, cher ami, et t'écris de plus en plus mal.

Ce que tu pourras dire de mon livre sera plus intéressant, beaucoup, que ce que je t'en dis à présent (39), et je risque au contraire d'embrouiller tes idées. En tout cas, merci d'avance.

Je compte beaucoup sur cette prochaine lettre que tu m'annonces; oui, tu me feras plaisir si tu me dis un mot de ma lettre d'Italie (40), mais parle-moi surtout de toi. Pour ce que tu appelles "l'affaire Drouin", ne cherche à rien comprendre; tu ne pourrais comprendre qu'avec indiscrétion; oublie donc ce que mon imprévoyance a pute faire connaître par l'envoi de ces notes, de mes inquiétudes et même de ma venue en Italie — elle doit être ignorée. Tu es mon ami, n'est-ce pas ? (41)

eur au phosphore ; ils font notre splendeur il est vrai, mais ce n'est que par notre usure." (*Ibid.*, p. 241).

⁽³⁸⁾ Cf. dans le sixième "Billet à Angèle" (1921), à propos de Barrès: "Malheur aux livres qui concluent" (*Incidences*, éd. 1924, p. 55).

^{(39) &}quot;Avant d'expliquer aux autres mon livre, j'attends que d'autres me l'expliquent", avait-il déjà écrit dans l'avant-dire de Paludes (Pléiade, p. 89).

⁽⁴⁰⁾ Allusion, sans doute, à sa lettre du 22 avril (de Ravello) où, après avoir dit à son ami : "Primo : je ne me reconnais aucun droit de faire le maître avec toi — d'ailleurs, faire le maître ici c'est faire le pion", il lui donnait force conseils littéraires : "Remarques à moi-même : le jeune ami Ruijters, dès qu'il ne cherchera plus à bien écrire, écrira joliment bien. Le gâteau est bon, mais trop de sucre en poudre à la surface, pour mon goût"; etc... (Lettre inédite).

⁽⁴¹⁾ A sa lettre datée du 18 mai à Genève, Gide avait joint des "crayonnages d'Italie" ("Ravello, ce jeudi soir [13 mai]") où Ruy-

Encore un mot au sujet de l'article dont tu parles, sur les Nourritures. Parles-y franchement et ne pense pas pouvoir m'irriter en me critiquant. Au contraire. Mais quand tu parles d'avidité de joie, etc., cela est bien. On m'a trop souvent appelé un "délicat auteur". Je suis autre chose que cela.

Décidément j'ai une grande foi en une renaissance littéraire ; j'y pousserai de toutes mes forces.

Au revoir, cher ami. Excuse cette lettre ergoteuse et critique, mais la tienne la motivait : merci de m'avoir écrit si longuement.

Tu me sais ton dévoué

André Gide.

Je n'écris plus que des vers (42).

Moins de deux semaines après la lettre de Gide, l'article d'André Ruyters parut, anonymement, dans L'Art Moderne, la "revue critique des arts et de la littérature, paraissant le dimanche", que dirigeaient à Bruxelles (32, rue de l'Industrie) Octave Maus, Edmond Picard et Émile Verhaeren, en tête de la livraison du 13 juin 1897. Curieusement, Gide ne semble pas avoir conservé ce texte important dans ses archives (aussi le livre d'Yvonne Davet l'a-t-il ignoré). Nous le reproduisons ici intégralement, en complément indispensable à la lettre de Gide ; rares sont d'ailleurs les bibliothèques qui disposent d'une collection de L'Art Moderne.

André Ruyters: "Les Nourritures terrestres"

Si je ne craignais que le terme ne produisît une fâcheuse équivoque, je dirais qu'un mystère léger entoure tout ce que M. André Gide écrit. Nul ne nous inspire au-

ters put lire notamment : "Drouin est affolé — non précisément par ma faute, car je n'ai pu faire autrement, mais pourtant par moi, à cause de moi. Il a souffert horriblement ces temps-ci ; je sais bien que c'est de là que vient ma tristesse. Si je pensais qu'il pût être à Naples demain, j'y repartirais dès ce sois. A sentir la mienne, je comprends ce que son incertitude a pu être douloureuse. [...] J'ai écrit une dépêche à Rosenberg pour qu'on la porte demain à la première heure : Drouin est-il parti ? Si oui, je cours à La Cava... Que faire ? Qu'aura-t-il fait dans sa folie ?" (Inédit).

^{(42) &}quot;Je joue pas mal de piano et fais des vers, en souhaitant de faire autre chose; mais je ne sais pas quoi, alors je me remets au piano, et je refais des vers." (Lettre à Valéry, 4 juin 1897, Correspondance, p. 299). Ce sont des poèmes que Gide publiera dans L'Ermitage en juillet ("Les Prétendants") et en octobre ("La Danse des Morts"), dans le Mercure de France en octobre ("Pour chanter deux mois d'un meilleur été").

tant que lui de défiance en nos jugements. Ce n'est cependant pas dans les sujets qu'il illustre, les personnages qu'il anime ou les péripéties qu'il provoque que réside cet obscur sentiment. Qui possède à semblable degré clarté et précision et qui créa jamais choses aussi naturelles, logiques et simples que ses œuvres ? Mais quelle qu'en soit l'évidence, nous ne saurions les considérer sans un peu d'anxiété. L'activité de la pensée aussi bien que la subtile ramification de la forme déconcertent; et si pure que soit l'émotion qu'il nous donne, nous n'osons la déclarer authentique.

Ce gracieux artifice - ou mieux cette extrême pudeur - n'a pas manqué d'induire plusieurs en de déplorables erreurs. Les uns ne veulent voir en lui - et ne vous souvient-il pas de l'article qu'à ce sujet, dans une revue nationale, un naïf récemment publia (43) — ne veu-lent voir en lui œu'un ironiste ; d'autres, graves et dissertants, saluert en sa personne le "prince de la métaphysique" (44) ; il en est qui s'exclament sur sa délicatesse (45); pour ceux-ci il est idéaliste, pour ceuxlà symboliste. Vaines classifications ! Nous ne pourrions accepter l'une seule de ces épithètes et l'apparition des Nourritures terrestres nous semble offrir propice occasion d'éclairer cette individualité effilée, fuyante, oblique presque. Ce n'est pas que nous ne nous sentions pleins d'hésitations devant ce livre et que le léger mystère, dont plus haut je vous parlais, entre lui et nous ne s'interpose, mais les Nourritures, étant d'une portée exclusivement sensuelle, se prêtent mieux à l'exégèse que tel volume où la fluidité des allégories s'alourdirait d'une profane explication. Il y a, d'ailleurs, toujours danger de définir une œuvre : nous pouvons constater ce

⁽⁴³⁾ Cet article d'un "naïf" dans une "revue nationale" est très probablement celui d'Henri Chéon dans le Marcure de France de mai, qui parle en effet longuement de "Gide ironiste"... (Nous avons reproduit cette étude dans les n° 27 et 28 du BAAG.)

⁽⁴⁴⁾ Ruyters fait sans doute allusion ici à l'article de Camille Mauclair qui, dans le recueil des Portraits du Prochain Siècle, t. I : Poètes et Prosateurs (Paris : Edmond Girard éd., s.d. [ach.d'impr. : 11 juin 1894], tir. lim. à 116 ex.), pp. 94-5 ("André Girde"), avait vu en Gide "le seul métaphysicien de cette génération avec Maurice Maeterlinck"...

^{(45) &}quot;On m'a trop souvent appelé un "délicat auteur" — je suis autre chose que cela", a écrit Gíde à Ruyters dans sa lettre du 31 mai. L'adjectif revient en effet très fréquemment dans les articles consacrés à ses premières œuvres. (Nous nous dispensons naturellement de signaler dans la suite de l'article de Ruyters toutes ses "reprises" de la lettre de Gide.)

qu'elle dit, mais saurions-nous indiquer ce qu'en chacun de nous elle dit de plus, et ne croyez-vous pas que cela précisément soit l'important ? (46)

Ne cherchez pas dans les Nourritures d'épisodes ou d'affabulation. Rien ne s'y particularise. Aucun détail n'y arrête : c'est un livre où l'on ne parle que de tout. "Ne souhaite pas, Nathanaël, est-il écrit à la première page, trouver Dieu ailleurs que partout." En cette phrase, le livre entier se résume et s'incarne. Les Nourritures sont un traité de vie. Mais combien déplacée cette expression quand tout en ce frénétique ouvrage éclate de prosélytisme et que les sensibles éloquences, un instant, ne cèdent place aux dialectiques de la doctrine ! L'enseignement que prodique Ménalque à l'attentif et anonyme Nathanaël est d'une avidité passionnée et brûlante. Assumer le plus possible d'humanité - tel est le seul axiome qu'il émette. Ménalque ne connaît que l'amour. Il perçoit la f rveur de tout contact et s'en embrase. Pour avoir éprouvé tout ce qu'il y a de divin et de vivant dans les êtres, il est demeuré enivré. Désormais il ne peut plus ne pas crier la joie sacrée des choses et la communiquer à Nathanaël. Ses moindres paroles sont des exaltations. La fièvre d'être qui le dévore se résoud en un constant enthousiasme et son bonheur même est un lyrisme. Chaque pleur, chaque visage, chaque aspect lui indique Dieu. ses extases le consument. Il circule dans une adoration sans cesse renouvelée. Rien ne peut le fixer. Il découvre en chaque beauté particulière la beauté de la totale harmonie. Et du jour où, dans les sables torrides et nus, il connaîtra la présence de la mort, tout instant acquerra dans son existence la vertu magnifique d'un bienfait. La vie lui devient "sauvage et de saveur subite" et il se prend à aimer que "le honheur soit comme une efflorescence sur de la mort" (47).

I répéter et proposer les voluptés, son apostolat se dévoyera. Les Nourritures terrestres sont un traité de vie. Elles apprennent à trouver le bonheur en la plénitude sensuelle. Certes, Ménalque n'ignore pas l'éminente usure de son corps et de son esprit. Mais il désire encore et avec plus de véhémence. Il se glorifie de la splendeur de ses actes. Il est dépossédé par ses souvenirs innombrables ; mais, lumineux, il se fait un orgueil de sa clarté exténuée. Son hyperesthésie même est le signe de sa force.

⁽⁴⁶⁾ Rappel fort explicite de l'avant-dire de Paludes (v. supra note 39).

⁽⁴⁷⁾ Les Nourritures terrestres, livre VII, Pléiade p. 240.

Démontrer l'intime participation des chapitres à l'idée centrale serait impossible. Dans cet ouvrage où il n'est question que de tout, de toutes les choses et de tous les plaisirs, il importait que, dans la moindre partie, tout fût implicitement contenu. Comment dès lors procéder à l'ordinaire analyse? Chacun des huit livres dont se composent les Nourritures exalte, sur un mode différent, le panthéistique hédonisme. Un commun délire amoureux les relie. Le souffle qui les soulève, d'étape en étape, se fait plus pathétique. L'égoïste tentation de la sentimentalité, un instant insidieuse, se propose en "La Ferme", — Abondances — Richesses définitives — Installations — Utilisation de la sensibilité, — mais l'humide embûche est déjouée; et vers des étreintes plus étroites, plus âpres, plus positives, le livre bondit.

Préliminaire biologique, en un premier tome, le sujet se prépare et se dispose. La théorie se dégage. Un sentiment d'attente et d'élastique disponibilité appelle les éventualités. "Nathanaël, que chaque attente, en toi, ne. soit même pas un désir, mais simplement une disposition à l'accueil. Attends tout ce qui vient à toi, mais ne désire que ce qui vient à toi. Ne désire que ce que tu as... Comprends qu'à chaque instant du jour tu peux posséder Dieu dans sa totalité. Que ton désir soit de l'amour et que ta possession soit amoureuse... car qu'est-ce qu'un désir qui n'est pas efficace ?" (48) Des objets rencontrés et aimés, bientôt, les rayonnements spirituels affluent. Une palingénésie a transformé la vision de la face de l'univers. "Il y a un grand plaisir, Nathanaël, à déjà tout simplement affirmer : Le fruit du palmier s'appelle datte et c'est un mets délicieux." (49) Ménalque contera sa vie et ses pèlerinages émerveillés. L'amour ruissellera. Ailleurs, ce sera la Ferme, ses tièdes vapeurs, ses émollientes douceurs. Les violences de Lyncéus frémiront. Il y aura d'inexprimables pâmoisons. La mort, aride et sèche, par les plaines lybiques (50), apparaîtra. Elle donnera un sens nouveau à l'existence. L'amour se haussera à de la reconnaissance. Et la volupté se fera paroxysme.

Il me déplairait de procéder à de plus minutieuses réductions. La perfection formelle d'une œuvre croît en raison de la difficulté qu'on éprouve à en reconstituer le plan psychologique. Au surplus, les Nourritures étant une œuvre de didactique morale au moins autant que de

⁽⁴⁸⁾ Livre I, ibid., p. 162.

⁽⁴⁹⁾ Livre II, ibid., p. 172.

⁽⁵⁰⁾ Pourquoi ces "plaines lybiques" ?... Assimilation du sud algéro-tunisien aux plaines libyennes ?

littérature, n'est-ce pas à la morale qu'il convient avant tout de s'attacher ? Ce livre est nettement a-moral. L'idée du bien et du mal est abolie. L'auteur qui a écrit jadis : "Toute ma vie j aurai tendu vers une un peu plus grande lumière", aujourd'hui déclare qu'"il ne croit plus au péché" (51). Il n'est qu'un devoir, c'est d'arriver au lyrisme de l'adoration. Le mérite ne subsiste pas davantage. L'existence n'est-elle pas elle-même une sorte de récompense fervente ? Le panthéistique hédonisme, déjà cité, guide et amène tous les actes. Ne croyez pas cependant qu'en la Canonique d'Epicure, tout le système se résolve. Par la seule formule qu'il s'autorise, "Assumer le plus possible d'humanité" (52), il se rattache au spinozisme. Pour Spinoza, la vie parfaite n'est-elle pas celle qui se perpètre en Dieu et dont tous les désirs, unanimes, se réduisent à cet unique : posséder Dieu. La plénière action des sens qu'indique notre auteur comme le mode de bonheur naturel vous semble-t-elle différente de cette pratique idéale ? Mais que vous dire du prosélytisme dont brûle l'œuvre, qui la purifie et rachète ce que l'on y pourrait trouver de trop brutalement sensuel ! Li-sez l'"Hymne aux étoiles", par quoi se termine le bouquin, vous en reconnaîtrez le sensible paradigme et saurez que ce prosélytisme n'est que l'obéissance passionnée à la vocation.

De quelle utilité ne serait pas ici un développement et combien n'eût-il pas été avantageux, condensant en cet endroit le triple aperçu de la doctrine, des faits et de l'esprit, d'en faire observer la subtile cohésion! Certaines considérations eussent nécessité de lucides paralipomènes que la disposition de cette courte étude ne me permet pas. Je n'ai pu qu'indiquer substantiellement et avec prudence, car les gloses souvent décontenancent un livre.

Que vous dirai-je enfin de la forme ? Le style n'estil pas ici élément second ? D'interpellation directe souvent, il s'élargit parfois en de soudaines élévations.
Philosophique presque au début, il ne tarde pas à s'allumer et la croissante exaltation du sentiment l'induit à
une graduelle effervescence. Les descriptions peu à peu
s'altèrent. L'émotion halète et s'entrecoupe d'exclamations. Il est des moments où la phrase semble se gonfler
d'un inexprimable sanglot d'extase ; ailleurs, elle se
démembre, éclate et les mots y brûlent comme étincelles,
des comparaisons troublent comme un toucher : "Les Arabes

⁽⁵¹⁾ Cette seconde citation est extraite des Nourritures, livre II, ibid., p. 171. Nous ignorons d'où est tirée la première.

⁽⁵²⁾ Livre I, ibid., p. 158.

vêtus de blanc y circulent et des enfants qui me semblaient beaucoup trop jeunes, dis ? pour connaître déjà l'amour. (Il y en eut dont les lèvres étaient plus chaudes que les petits oiseaux couvés.)" (53)

Sans doute ce livre inquiétera et contrariera nombre de personnes qui, ayant arrêté sur un écrivain un définitif jugement, n'en prétendent plus changer et croient à une déchéance ou à une abjuration dès qu'une œuvre s'éloigne de l'arbitraire domaine intellectuel qu'ils imposent. Mais le lecteur attentif qui sut établir la filiation des Cahiers d'André Walter, du Voyage d'Urien et de Paludes n'hésitera pas à découvrir en Les Nourritures terrestres le nécessaire aboutissement, l'épanouissement de la force que, sous ses créations diverses, André Gide affirme. Comprimée ici et restreinte, emportée la et évertuée vers l'héroïsme, statique et se détruisant ellemême, ailleurs, dans Paludes, elle exigeait une intégrale manifestation ; saluez-la — admirable — en les Nourritures et sachez que, si vous n'aimez pas ce livre - vous n'avez jamais connu celui que vous crûtes aimer.

L'article paru, Gide s'empressa de donner à l'auteur un amical et entier satisfecit :

Lettre d'André Gide à André Ruyters

(Le Havre, 19 juin 1897)

Cher André,

Je te suis plus reconnaissant que je ne peux dire : sais-tu bien que ton excellent article a complètement dessiné dans ma tête un futur livre très effrayant que je portals, mais informe, depuis déjà presque longtemps (54) ? Ton article est excellent et, n'était ma décence si inappréciable, je le montrerais à tous...

Car ce que j'attendais est : opposition carabinée de XXX, etc... — et qu'on ne me cache pas d'ailleurs ; mon livre irrite — de sorte que je rumine ta dernière phrase avec délices.

Oui, mon livre déplaît violemment, ce qui me plaît, violemment.

Je traverse une nouvelle crise admirable qui me désordonne la cervelle, de sorte que, excuse si je ne t'écris pas bien.

⁽⁵³⁾ Livre VI, ibid., p. 224.

⁽⁵⁴⁾ Gide, vraisemblablement, pense à Saül.

Je t'envoie cette devise vraiment trouvée : "Les extrêmes me touchent" (55) — puis me permets d'insister pour avoir des nouvelles de ton mariage (56) — puis regarde quiètement la belle mer du Havre, aujourd'hui semblant décolorée ; ce soir je regagne Paris que je requitais ce matin. Plus tard je te raconterai cette aventure (57).

Au revoir, mon cher ami délicieux. Le petit nombre de ceux qui aiment mon livre peut désormais se tendre la main, formant déjà l'élite de demain — sûrs d'avance d'être unis en une commune sympathie, qu'encore ils ignorent, force cachée, mais qui bientôt se révèlera. Au revoir.

Ton

André Gide.

⁽⁵⁵⁾ On sait que cette devise deviendra célèbre quand Gide l'aura mise en épigraphe de ses Morceaux choisis de 1921.

⁽⁵⁶⁾ Ruyters doit se marier quelque six semaines plus tard ; Gide sera empêché d'assister à la cérémonie.

⁽⁵⁷⁾ Cette "aventure" est la visite qu'il va faire à Oscar Wilde, à Berneval-sur-Mer où il restera jusqu'au lendemain; il ne postera sa lettre que deux jours plus tard, à son retour à Paris.

AMIS D'ANDRÉ GIDE

POUR QUE VIVE VOTRE ASSOCIATION

RÉGLEZ AU PLUS TÔT
VÔTRE COTISATION

AMENEZ À L'AAAG DE NOUVEAUX MEMBRES

ANDRÉ RUYTERS HOMMAGES À ANDRÉ GIDE (1951)

TÉMOIGNAGE

(Le F-garo littéraire, 24 février 1951)

L'émotion qu'on éprouve à se sentir brutalement séparé d'une amitié dont plus d'un demi-siècle avait assuré la solidité et la constance disposerait mal à énoncer les raisons que j'ai eues d'admirer André Gide, si celles-ci n'étaient à la fois aussi péremptoires et aussi évidentes. Dans une œuvre ondoyante qui l'a mené du lyrisme pur à la chronique de soi-même, du roman gratuit jusqu'à la critique, Gide n'a jamais cessé d'être la figure parfaite de l'écrivain qui, usant du vocabulaire de tout le monde, se crée une langue qui n'appartient qu'à lui, l'image rayonnante de l'artiste pour qui tout, en dehors de lui, est occasion d'émerveillement et d'appétit.

Il n'est pas un trait dans un dessin de Vinci qui, pour identifier l'auteur, ne rende la signature inutile. Gide n'a jamais tracé une phrase dont on oserait dire qu'un autre aussi aurait pu l'écrire, et si tant de subtilité jamais ne s'écarte de la plus limpide simplicité, c'est parce que, se dérobant à toute recherche, elle ne sait qu'obéir aux circonvolutions naturelles de sa pensée.

C

La liberté sous la plus stricte discipline, c'est non seulement la langue et le métier de Gide, c'est toute son œuvre si l'on accepte de remplacer la notion de contrainte morale par celle de l'exigence de l'art. A les considérer comme des réactions ou des divertissements intellectuels, on risque de se méprendre sur le sens des livres de Gide ; ce sont avant tout des exemples et des illustrations dont la beauté la plus désintéressée fait la valeur et la raison d'être intérieure.

UNITÉ DE GIDE

(La Nouvelle Pevue Française, novembre 1951)

A les considérer de près, on ne peut manquer de s'étonner de l'étrange collection que composent les habitants qui peuplent les livres de Gide. Certains sont autochtones, tout marqués des traits de la race dont ils sont issus, tels qu'André Walter, Alissa, Thésée ou le pasteur de La Symphonie pastorale. D'autres, les Protos ou les Ménalque, n'appartiennent pas à la même lignée; ils ne portent pas dans leur pâte la trace des mains de l'auteur et se développent sous un climat physique et moral différent. Ils sont le résultat des circonstances extérieures auxquelles Gide ne cessa de se prêter avec cette insatiable curiosité des êtres et des choses dont il était consumé.

Quelles que fussent les occasions et les fréquentations, il ne risquait pas d'y adultérer ou de compromettre son personnage intime, parce qu'il tenait qu'il est du devoir de chacun de développer ce cu'il a en lui de proprement personnel et qu'il ne partage avec nul autre. D'homme à homme, ce ne sont pas les similitudes ou les ressemblances qui intéressent, mais bien les différences. C'est dans la mesure où ils lui sont étrangers que les passants le touchent et l'attirent. Il se fût consterné de n'y pas trouver accès, car s'il avait délimité sa propre figure, il ne pouvait admettre qu'il n'y eût ou'une seule attitude dans la vie et qu'il fallût opter. Tout choix implique une exclusion à laquelle d'avance il ne peut consentir, parce que d'avance elle comporte un renoncement, partant un rétrécissement de la sensibilité alors qu'il la veut sans cesse élargie, pour que soit plus abondante et plus diverse la matière sur quoi doit s'exercer son activité.

Ainsi s'explique l'homogénéité foncière de tant de créations inassorties. Elles sont filles des expériences de quelqu'un qui jusqu'au bout aima passionnément la vie, mais tant de métaux qui soient entrés dans la fonte de ces cloches, la qualité du son demeure inaltérable ; c'est la voix de Gide qu'elles propagent, ce qui pour peu nous ferait dire que cet apport essentiel qu'il s'évertue à dégager, c'est son style et son accent qui le manifestent, plus que sa pensée même. Il n'a pas été qu'un romancierou un mémorialiste, il a été avant tout l'exemple et l'illustration de l'écrivain qui, dominant sa langue et son métier, nous réduit à estimer, lisant quelques lignes d'un contemporain, qu'elles eussent gagné à être écrites en français.

LES LIVRES D'ANDRÉ RUYTERS

- 1. DOUZE PETITS NOCTURNES. Bruxelles : Paul Lacomblez, 1895.
- 2. LES DISEAUX DANS LA CAGE. Bruxelles : Paul Lacomblez, 1896.
- 3. A EUX DEUX. Bruxelles : Paul Lacomblez, 1896.
- 4. LA MUSIQUE ET LA VIE. Bruxelles : Paul Lacomblez, 1897.
- LES NAINS GANTÉES ET LES PIEDS NUS. Bruxelles : Paul Lacomblez, 1898.
- 6. LES JARDINS D'ARMIDE. Paris : Paul Ollendorff, 1899.
- LA CORRESPONDANCE DU MAUVAIS-RICHE. Bruxelles: Paul Lacomblez, 1899.
- PAYSAGES. GRÈCE TURQUIE. Bruxelles: Paul Lacomblez, 1899.
- 9. LES ESCALES GALANTES. Paris : Librairie Internationale, 1899.
- 10. LES DAMES AU JARDIN. Paris : Éditions de la Vogue, 1900.
- 11. LE TENTATEUR. Paris : Collection de l'Ermitage, 1904.
- 12. PAUL CLAUDEL. Bruxelles : Éditions de la Belgique artistique et littéraire, s.d.
- DU SENTIMENT DE L'EXOTISME. Paris : Collection de l'Ermitage, 1906.
- 14. LE MAUVAIS RICHE. Bruges: Arthur Herbert Ltd, 1907.
- 15. JOSEPH CONRAD : JEUNESSE suivi du CŒUR DES TÉNÉBRES. Traduit de l'anglais par G. Jean-Aubry et André Ruyters. Paris : Gallimard, 1925.

TEXTES PUBLIÉS DANS

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Littérature : Muses et Bourgeoises de Jadis, par Edmond Pilon ; La Journée d'Arles, par Legrand-Chabrier ; L'Homme, par Riccioto Canudo. (N° 1, 15 novembre 1908)

Francis Jammes et le sentiment de la Nature, par Edmond Pilon. (N°

1, février 1909)

Les Veillées d'un chauffeur, par Tristan Bernard. (N $^{\circ}$ 2, mars 1909)

° Colette Baudoche. (N° 3, avril 1909)

Le reste est silence, par Edmond Jaloux. (N° 3, avril 1909)

Le défaut de l'armure, par Albert Erlande. (N° 4, mai 1909)

Le Livre de Désir, par Charles Demange. (N° 4, mai 1909)

Féminisme. (N° 4, mai 1909)

° La Captive des Borromées. (N° 5, juin 1909)

Nouvelles Revues. (N° 5, juin 1909)

" George Meredith. (N° 6, juillet 1909)

° La Captive des Borromées (fin). (N° 6, juillet 1909)

La Chanson de Naples, par Eugène Montfort. (N° 7, soût 1909)

Le Roman de six petites filles, par Lucie Delarue-Mardrus. (N° 8, septembre 1909)

Les Marginalia de Stendhal. (N° 10, novembre 1909)

° Les Villes à pignons, par Émile Verhaeren. (N° 11, décembre 1909)

Béale-Gryne, par Jean de Bosschère. (N° 13, 1er février 1910)

Revues. (N° 13, 1er février 1910)

Marie Donadieu, par Charles-Louis Philippe. (N° 14, 15 février 1910)

Les Douze Livres pour Lily, par Louis Thomas. (N° 15, mars 1910)

Un article de M. Paul Adam. (N° 16, avril 1910)

" M. Paul Adam, penseur. (N° 18, juin 1910)

A propos d'un article de M. Montfort. (N° 19, juillet 1910)

Ma fille Bernadette, par Francis Jammes. (N° 19, juillet 1910)

- " L'Ombrageuse. (N° 22, octobre 1910)
- ° L'Ombrageuse (suite). (N° 23, novembre 1910)
- ° L'Ombrageuse (suite). (N° 24, décembre 1910)
- * L'Ombrageuse (fin). (N° 25, janvier 1911)
- ° Addis-Abeba. (N° 34, octobre 1911)
- ° D'Addis-Abebs à Djibouti. (N° 36, décembre 1911)
- ° D'Addis-Abeba à Djibouti (suite). (N° 41, mai 1912)
- ° Joseph Conrad : Cœur de ténèbres (traduction). (N° 135, décembre 1924)
- Joseph Conrad : Cœur de ténèbres (traduction, suite). (N° 136, janvier 1925)

- Joseph Conrad : Cœur de ténèbres (traduction, fin). (N° 137, février 1925)
- N.B. Pour les distinguer des simples "notes", nous avons fait précéder d'un ° les textes parus dans la première partie des sommaires de la Revue.

SUR ANDRÉ RUYTERS

- G. M. RODRIGUE: "André Ruyters", Le Thyrse, n° des 1^{er} septembre et 1^{er} octobre 1907.
- Notice bio-bibliographique dans le tome V de la Bibliographie des Ecrivains Français de Belgique (publiée sous la direction de Roger BRUCHER), en préparation.

8.80 F

EN DIFFUSION

Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à nos Membres — avec une réduction nette de 20 % (franco de port et d'emballage) sur leurs prix de vente en librairie — tous les volumes publiés aux Éditions des Lettres Modernes dans la série annuelle ANDRE GIDE et dans les collections ARCHIVES ANDRE GIDE et BIBLIOTHEQUE ANDRE GIDE. Adresser les commandes au Secrétariat, accompagnées du réglement par chèque à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide.

ANDRÉ GIDE

Cahiers annuels. Vol. 19 x 14 cm, couv. balacron.
1 (1970). Études gidiennes. 192 pp. (21 F) 16,80 F 2 (1971). Sur "Les Nourritures terrestres". 200 pp.
(27 F)
240 pp. (34 F) 27,20 F
4 (1973). Méthodes de lecture. 272 pp. (43 F) 34,40 F
5 (1974). Sur "Les Faux-Monnayeurs". 200 pp. (45 F) . 36,00 F
6 (1975). Le Romanaier Sous presse
ARCHIVES ANDRÉ GIDE
Coll. non périodique. Vol. br., 18,5 x 13,5 cm.
1. Francis PRUNER, La Symphonie pastorale de Gide : de la tra- vécue à la tragédie écrite. 1964, 32 pp Epuisé
2. Elaine D. CANCALON, Techniques et personnages dans les ré- cits d'André Gide. 1970, 96 pp. (11 F) 8,80 F
3. Jacques BRIGAUD, Gide entre Benda et Sartre: un artiste entre la cléricature et l'engagement. 1972, 80 pp.

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE

Coll. non périodique. Vol. br. ou rel., formats divers.

- Enrico U. BERTALOT, André Gide et l'attente de Dieu. 1967, rel. toile, 22 x 14 cm, 261 pp. (35 F). 28 F
- André GIDE, La Symphonie pasterale. Ed. critique, avec introd., var., notes, documents inédits, bibliogr. etc. 1970, couv. balacron, 18 x 12 cm, 440 pp. (30 F)..... 24 F
- Claude MARTIN, Répertoire chronologique des Lettres publiées d'André Gide. 1971, br., 19 x 14 cm, 240 pp. (70 F). 56 F

LE DOSSIER DE PRESSE DE "GENEVIÈVE".

(SUITE)

JOHN CHARPENTIER

(Mercure de France, n° 925, ler janvier 1937, pp. 130-1)

(Dans cette revue des "Romans" du Mercure du 1^{er} janvier 1937, pp. 128-33, John Charpentier (v. BAAG n° 22, p. 21) consacre une page au récit de Gide et traite de sept autres livres, de Monique Saint-Hélier, Antonine Coullet-Tessier, Jacques Decrest, Raymond Escholier, Nicolas Ségur, Alex Alexis et Magali.)

Fruit du ménage dont M. André Gide nous a révélé, naguère, l'antagonisme, dans Robert et L'École des femmes, Geneviève s'éprend, au lycée, d'une jeune juive, Sara, qui recite du Baudelaire dans la perfection. Passion innocente, mais que la sensualité nourrit, à son insu. Si positive qu'elle soit, Geneviève est pure, parce que saine ; mais son horreur du conformisme risquerait de la perdre, si elle ne tombait, par la suite, sur un homme de l'honnêteté du docteur Marchant... L'idée lui est venue, un jour, il est vrai, de demander à cet excellent homme de la rendre mère (souvenir de ses conversations féministes avec Sara et une autre camarade de lycée). Comment tournera-t-elle ? On l'ignore ; mais la question n'a pas la même gravité de nos jours qu'il y a seulement vingt-cinq ans. Elle sera peut-être sous-secrétaire d'Etat à l'Education ou à la Santé Nationale... Mais elle est de la race spirituelle de l'écrivain à qui elle est censée adresser ses confidences, aussi hardies dans le fond que modérées dans la forme... Furieusement éprise, comme lui, de vérité, elle n'aura de cesse qu'elle n'ait découvert, au moins, à défaut de celle de ses sœurs, la sienne propre... Que fait la femme, ici-bas, quel est son destin ? Quels sont ses possibles ? Autant de questions qui la tourmentent, et qu'on peut dire parallèles à celles qui

ont préoccupé toute sa vie M. André Gide, lequel, hier encore, cherchait en Russie la réponse à son inquiétude; mais qui est revenu, déçu, de son voyage. Poursuite de Dieu, sans doute; du dieu, du moins, que la reconnaissance de son cœur lui "fait inventer chaque jour". Il y a un grand moraliste chez cet écrivain dévoré de jeune sensualité, épris d'équilibre, et si classique, n'est-ce pas ? en dépit de son instabilité même et de son amour du risque. Cet amour, Geneviève le partage. Comme son maître, elle ne se perdra, j'imagine — car elle ne rencontrera pas toujours des docteurs Marchant sur sa route — que pour se sauver. C'est la récompense de la sincérité.

ANDRE THÉRIVE (Le Temps, 21 janvier 1937)

(Ce feuilleton consacré à Geneviève, aux Nouvelles Pages de Journal et à Retour de l'U.R.S.S. a été recueilli par André Thérive (v. BAAG n° 22, p. 41) dans Moralistes de ce Temps (Paris : Amiot - Dumont, 1948), pp. 188-97. Nous n'en reproduisons ci-après que la première partie, qui concerne Geneviève.)

On he sait si M. André Gide est aussi satanique que le prétendent certains de ses ennemis intimes. A coup sûr il est au moins possédé par le démon de la sincérité. n'a pu résister dans une des Nouvelles pages de son Journal à la tentation d'un aveu cruel : "Le désistement de Tolstot en tant qu'artiste s'explique aussi [cet aussi est une réserve de style] par le déclin de ses facultés créatrices [...]. Si les questions sociales occupent aujourd'hui ma pensée, c'est aussi que le démon créateur s'en retire. Pourquoi chercher à se surfaire ? refuser de constater en moi ce qui m'apparaît chez Tolstof [dès Résurrection] une incontestable diminution ?" Il nous souvient à ce propos de certaines pages de M. Bernard Grasset dans sa Psychologie de l'immortalité. On y voyait soutenir l'idée que l'artiste, sinon l'homme en général, ne donne l'existence à des choses ou à des êtres qu'au détriment de sa vie propre. Il se dépossède de sa force, il renonce à son destin personnel. Il se tue dans une certaine mesure pour acquérir l'immortalité subjective, à laquelle les gens de lettres croient bien plus naturellement que les positivistes. On pourrait donc dire que, s'il cesse de créer, c'est pour fortifier son être et retrouver son eqoïsme. Mais en fait, les choses ne vont pas si simplement. Un artiste qui se mue en apôtre continue à être créateur. Il opère tout au plus un transfert de son activité, il se renoncera pour accomplir l'œuvre sociale comme pour accomplir son travail personnel. Seuls les imbéciles pourraient vraiment se retirer dans une coquille qu'ils auraient sécrétée et refuser des raisons de vivre

extérieures à eux-mêmes. M. André Gide a donc tort de parler de diminution et de sous-entendre : sénilité ou décadence. On doit reconnaître à son éternelle inquiétude et à sa présente obsession politique la même grandeur qu'à des exercices plus féconds de son esprit.

Cela n'empêche que le petit roman de Geneviève qui forme une sorte de suite à Robert et à La Nouvelle École des femmes, par la filiation même du personnage avec les précédents, manque un peu de génie romancier. L'auteur ne semble pas avoir obéi à l'inspiration ou à la nécessité. Il le confesse d'ailleurs, en un petit coin de son Journal; il écrivait tel ou tel chapitre en voyage sans croire fermement à l'obligation d'en composer la suite. Au surplus, il trouve que son sujet ne comporte pas cet élément bizarre et saisissant qui peut mettre un auteur en transe. A travers son héroîne raisonnable, et hélas ! raisonneuse, il tient lui-même à s'expliquer.

En effet nous avons du mal à concevoir la lycéenne de dix-sept ans qui tient la plume ; sa féminité est un postulat. Changeat-on son sexe, ses réactions et ses cogitations seraient encore plus vraisemblables... Je ne parle pas de la péripétie, assez froide. Geneviève, fille d'un excellent bourgeois, voit rompre de force l'amitié passionnée qui l'unissait à Sara Keller, dont le père est un peintre connu, un peu bohème. Elle voue ensuite une affection plus intellectuelle à Gisèle Parmentier, bonne élève, fille d'un philologue. Ensemble ces jeunes personnes rêvent féminisme en action, amour libre, et même mieux, libération de l'amour. La femme aura le droit de ne pas acheter la maternité par la vie conjugale ni même par des liaisons suivies... On voit assez ce que ces principes entraînent. Mais si Geneviève n'a rien d'une Clara d'Ellébeuse, elle ne veut pas non plus offrir (nous sommes en 1913) le prototype de la garçonne. Elle va "demander un enfant" à un ami de la famille, médecin sérieux, bon époux, qui l'éconduit, un peu effaré. Et plus tard elle apprend de sa mère que le vertueux docteur avait toujours eu un faible pour cette dame, et que les convenances seules ont jadis empêché l'union de ces parfaits amants.

Tel est le sujet ; la façon schématique dont il est traité gêne un peu pour en apercevoir tous les dessous. Geneviève brille certes par un art subtil, un peu gourmé, et nous laisse le soin de rattacher tous les fils de la trame qu'on nous cache. Les brefs romans que M. André Gide nous donne depuis quelques années ne se proposent pas tant d'empoigner le lecteur, de lui imposer la vision d'une réalité que, si j'ose dire, de lui mettre une puce à l'oreille. On y goûte un plaisir agaçant, celui de Tantale. L'intelligence est séduite, intéressée sans que

l'imaginative soit atteinte.

Car la gravité de M. André Gide, doucereuse et flegmatique, le porte à présenter son propos comme s'il lui était absolument étranger. Il essaie même de nous le faire croire par la lettre d'envoi d'une correspondante qui est censée lui soumettre des mémoires ; or c'est la fille de la narratrice de La Nouvelle Ecole des femmes. Il recule en quelque sorte la responsabilité à deux degrés. Et de fait le problème de la liberté sexuelle pour les femmes ne semble pas l'avoir hanté jusqu'ici. Il n'est que corollaire d'autres questions où M. Gide s'intéresse à coup sûr, et surtout il dépend de la subversion générale de l'éthique que l'auteur a entreprise. "Geneviève", dans sa préface, se donne l'air de trouver la question réso-"Du temps de la jeunesse de ma mère, une femme poulue. vait souhaiter la liberté. A présent il ne s'agit plus de la souhaiter, mais de la prendre." Fort bien. Mais la fable démontre, et non sans ironie, que les principes abstraits ne s'opposaient pas seuls à la chiennerie universelle : il faut compter aussi avec des réactions individuelles, filles non pas du préjugé acquis, mais de la nature sincère... Le docteur Marchant, qui se refuse à Geneviève, n'est pas un sépulcre blanchi, un faible, un puritain : c'est un galant homme qui préserve l'idéal de sa vie, son plus bel amour, d'ailleurs platonique. Auprès de lui, notre jeune féministe paraît une détraquée et surtout une pédante. Et à la dernière page elle reconnaît qu'elle a joué le vilain rôle. L'auteur qui nous a présenté, sous forme elliptique et énigmatique, cette "confidence inachevée" peut bien nous dire que l'histoire au fond ne prouve rien et que c'est donc un roman pur, dont l'idéologie est la vaine apparence. Peut-être. Mais quelle perversité alors que de dérouter exprès le lecteur naïf!

LE DOSSIER DE PRESSE DE "THÉSÉE" (SUITE)

CLAUDE-EDMONDE MAGNY (Poésie 47, n° 38)

(Claude - Edmonde Magny, universitaire et critique (1913-1965), avait déjà traité des Faux-Monnayeurs dans son "Essai sur les limites de la Littérature", Les Sandales d'Empédocle, paru à la Baconnière en 1945 — son deuxième livre, après Précieux Giraudoux publié quelques mois plus tôt (Seuil) — et vite devenu classique; et l'on se rappelle que les longs chapitres de son Histoire du Roman français depuis 1918 (Seuil, 1950) consacrés à Gide et à Martin du Gard frappèrent surtout celui-ci, qui en parlait à son ami dans sa lettre du 9 juin 1950. M.1. Burke a réuni, en un gros volume publié chez Payot en 1971 sous le titre Littérature et Critique, la plupart des articles de Cl.-Edm. Magny parus entre 1940 et 1960: on y retrouvera, pp. 141-53, celui qu'elle avait écrit en 1946 "à propos du Thésée" pour la revue de Pierre Seghers.)

A PROPOS DU THÉSÉE : L'ÉTHIQUE SECRÈTE D'ANDRÉ GIDE

"Le point de vue esthétique est le seul où il faille se placer pour parler de mon œuvre sainement." (Journal de GIDE, 25 avril 1918.)

Le Thésée de Gide, récemment paru dans Les Cahiers de la Fléiade, a été unanimement salué par la critique comme le "testament philosophique" de son auteur (testament dont on espère que, suivant la meilleure tradition bourgeoise, il sera suivi de beaucoup d'autres). D'aucuns l'ont chicané sur la langue, la syntaxe, l'exactitude mythologique. Mais tous ont loué ses diverses excellences : l'admirable équilibre architectural, l'humour discret, la parfaite aisance à passer du lyrisme au canular, et cette scène étonnante (oubliée par Sophocle) sur laquelle se termine le texte, de la rencontre entre Œdipe et Thésée. Peut-être d'ailleurs a-t-on loué le Thésée avec d'autant

plus d'empressement que le Journal 1939-1942 venait de décevoir davantage. Qui n'a eu envie de recopier par manière d'épigraphe sur son exemplaire ces lignes écrites par Gide à la date du 29 juillet 1942 : "La fin de la vie... dernier acte un peu languissant ; des rappels du passé ; des redites. On voudrait quelque rebondissement inattendu et l'on ne sait quoi inventer..."

Ce que Gide, malgré sa défiance de soi, a tout de même su inventer, c'est le mythe de Thésée. Le "rebondissement" qu'il attendait vainement (comme aussi bien le lecteur) des notations trop quotidiennes, acides souvent plus qu'incisives du Journal, il le trouve d'emblée, sans effort apparent, dès qu'il consent à écrire, non plus incidemment, au gré de l'humeur ou des lectures et presque (si l'on ose ainsi parler d'un style aussi spontanément concerté) au hasard de la plume - bref des qu'il se fait derechef écrivain, artiste, dès qu'il crée. L'invention du Thésée n'est d'ailleurs en aucune façon une innovation absolue : ni par rapport au sujet (l'interprétation gidienne du mythe restant en gros, non sans quelque coquetterie, fidèle à la tradition) ni par rapport à l'œuvre antérieure de Gide lui-même. Nul doute que l'auteur n'ait voulu rassembler dans ce texte les principaux thèmes déjà traités par lui au cours de sa carrière. Thésée adolescent s'écrie : "O premiers ans vécus dans l'innocence ! Insoucieuse formation! J'étais le vent, la vague. J'étais plante; j'étais oiseau. Je ne m'arrêtais pas à moimême, et tout contact avec un monde extérieur ne m'enseignait point tant mes limites qu'il n'éveillait en moi de volupté. J'ai caressé des fruits, la peau des jeunes arbres, les caillour lisses des rivages, le pelage des chiens, des chevaur, avant de caresser les femmes. Vers tout ce que Pan, Zeus ou Thétis me présentait de charmant, je bandais." Et nous ne pouvons nous empêcher de songer au Nathanaël des Nourritures et à sa sensualité indifférenciée à l'extrême. Il est vrai qu'on peut lire dans le Journal, à la date du 21 juin 1941 : "Ces quatre derniers jours ont été plus beaux ou'on ne peut dire ; plus beaux que je ne pouvais supporter. Une sorte d'appel au bonheur où toute la nature conspirait dans une pâmoison miraculeuse, atteignant un sommet d'amour et de joie où l'être humain n'a plus à souhaiter que la mort. C'est par une telle nuit qu'on voudrait embrasser les fleurs, caresser l'écorce des arbres, étreindre n'importe quel corps jeune et brûlant, ou rôder à sa recherche jusqu'à l'aube..." La duplicité des sentiments de Thésée envers son père ne serait pas indigne du pasteur de La Symphonie pastorale ; et la manière dont le héros se débarrasse involontairement mais sans scrupules du vieil Égée aurait eu l'approbation du Ménalque de L'Immoraliste. Il n'est pas jusqu'aux raisons occultes de la passion de Pasiphaé pour un taureau qui n'aient déjà été évoquées - en des

termes fort analogues — à la fin du Prométhée mal enchaîné, lorsque Gide fait dire à Minos par son épouse : "Que veux-tu? Moi, je n'aime pas les hommes... Si Zeus s'en fût mêlé, j'eusse accouché d'un Dioscure ; grâce à cet animal, je n'ai mis au monde qu'un veau."

Le lecteur n'en est pas moins agréablement surpris par l'ingénieux traitement de certains épisodes par euxmêmes assez imprévus - tout ce qui concerne Dédale et le Labyrinthe - ou la prétérition de certains autres trop attendus au contraire, comme l'abandon d'Ariane à Naxos ou la trahison de Phèdre et la mort d'Hippolyte. Nous n'aurons sans doute jamais ce Traité des Dioscures auquel Gide rêvait déjà à vingt ans, et dont une admirable let-tre à André Rouveyre (1) laisse entrevoir ce qu'il aurait pu être. Du moins le Thésée, qui pourtant ne contient rien que son auteur n'ait déjà dit maintes fois, rien non plus - si l'on veut - qui ne soit déjà dans le mythe, nous surprend-il par l'invention d'une forme nouvelle, où l'humour vient à chaque instant excaver le lyrisme et retirer à la pensée la part d'exagération que lui confère inévitablement l'expression écrite. Avec ce texte, Gide tient les promesses qu'il faisait, il y a bien longtemps, au début du Traité du Narcisse : "Les livres ne sont peut-être pas une chose bien nécessaire; quelques mythes d'abord suffisaient; une religion y tenait tout entière. Le peuple s'étonnait à l'apparence des fables et sans comprendre il adorait; les prêtres attentifs, penchés sur la profondeur des images, pénétraient lentement l'intime sens des hiéroglyphes. Puis on a voulu expliquer ; les livres ont amplifié les mythes - mais quelques mythes suffisaient. Ainsi le mythe du Narcisse... Vous savez l'histoire. Pourtant nous la dirons encore. Toutes choses sont dites déjà ; mais comme personne n'écoute, il faut toujours recommencer."

L'histoire que Gide choisit de nous conter une fois de plus dans le Thésée, c'est celle du sage païen ; son héros a choisi la terre, pris le parti de l'homme contre les Dieux et de la nature contre la surnature, non sans rencontrer sur sa route des tentations diverses. (Il faut bien noter ici qu'on éprouve quelque étonnement à voir le Thésée, si proche au début, semble-t-il, de son créateur, se transformer avec l'âge en une sorte de "roi-citoyen", de despote éclairé qui veut faire le bonheur de son peuple malgré celui-ci, et comme à son insu : "Je pensais, dit-il à la fin de sa vie, que l'homme n'était pas libre, qu'il ne le serait jamais et qu'il n'était pas bon qu'il le fût. Mais je ne le pouvais pousser en avant sans son assentiment, non plus qu'obtenir celui-ci sans lui laisser du moins, au peuple, l'illusion de la liberté. Je

⁽¹⁾ Divers, p. 183 et suivantes.

voulus l'élever, n'admettant point qu'il se contentât de son sort, et consentît à maintenir son front courbé. L'humanité, pensais-je sans cesse, peut plus et vaut mieux. Je me souvenais de Dédale, qui prétendait avantager l'homme de toutes les dépouilles des dieux. Ma grande: force était de croire au progrès.") Thésée échappe à l'amour, à l'attrait des aventures, aux pièges que lui tend sans cesse sa propre ardeur. Lorsqu'il écoute parler, au fond du labyrinthe, le jeune Icare (ou plutôt son idée platonicienne), en quête d'un Dieu unique, sis "au cœur d'une croix", ces méditations mystiques lui paraissent bavardage insensé. Les épreuves même qui lui viennent de Phèdre et d'Hippolyte ne peuvent l'abattre. La tentation suprême est sa rencontre avec Œdipe, l'aveugle volontaire, le bourreau de soi-même, celui qui s'est délibérément fermé les yeux au monde sensible pour voir Dieu, selon le conseil de cet autre aveugle, le sage Tirésias. "Sans doute, se dit Thésée à Colone, j'avais triomphé partout et toujours, mais c'était sur un plan qui, près d'Edipe, m'apparaissait tout humain, et comme inférieur..." Son inquiétude sera de courte durée ; les explications d'Œdipe ne le satisfont pas ; cet esprit passionnément attaché à la terre refuse de comprendre qu'il puisse y avoir antinomie entre le sensible et le spirituel, qu'il faille renoncer au monde pour trouver Dieu : "Je ne cherchais pas à nier, lui dis-je, l'importance de ce monde intemporel que, grâce à la cécité, tu découvres ; mais ce que je me refuse à comprendre, c'est pourquoi tu l'opposes au monde extérieur dans lequel nous vivons et agissons." Il ne croit ni au péché originel, ni à la rédemption par la souffrance: "Cher Œdipe, dirait-il à son ami..., ma pensée, sur cette route, ne saurait accompagner la tienne. Je reste enfant de cette terre et crois que l'homme, quel qu'il soit et si taré que tu le juges, doit faire jeu des cartes qu'il a..." Et comme ce despote madré pense qu'il pourrait bien y avoir après tout quelque secrète bénédiction temporelle attachée aux perfections spirituelles, il se réjouit à la pensée que c'est sur le sol de l'Attique, et non à Thèbes, que reposeront les cendres d'Œdipe, saint et martyr, et que le peuple d'Athènes en retirera sans doute quelque bienfait.

C'est sur cette note de volontaire ironie que se termine ce texte où Gide réussit à tenir jusqu'au bout l'extraordinaire gageure de tout s'annexer en finissant pourtant par prendre parti. Le Thésée nous apporte cette résolution tant attendue des dissonances jusqu'ici savament maintenues de la pensée gidienne, sous une forme plus intégrée, au sens mathématique le plus strict, que dans le Journal. C'est une œuvre en marge de laquelle on a envie d'écrire le signe d'intégration familier aux mathématiciens et que sans doute Fautrier dessinerait fort

bien : ?

0

Mais nous vivons dans un monde où l'on ne gagne jamais tout à fait lors même qu'on semble le plus gagner. Lorsqu'à Monte-Carlo un joueur trop heureux quitte le tapis vert ayant, semble-t-il, fortune faite, les croupiers considèrent avec philosophie les liasses de billets qu'il emporte et disent : "C'est de l'argent qui découche." C'est la métaphysique qui découche, chez Gide ; ou plutôt c'est Thésée qui découche — pour une nuit seulement — avec la métaphysique. Après quoi l'auteur et son héros lui ferment poliment la porte au nez. Il n'est pas sûr pourtant que le monde de la surnature se laisse expulser aussi facilement que cela.

On sait que Gide s'est toujours défendu contre les diverses interprétations morales qu'on prétendait donner de son œuvre, et a protesté maintes fois que le seul point de vue valable pour la juger était l'angle esthéti-C'est pourquoi il a donné son approbation sans réserve au seul livre de Jean Hytier. Même en acceptant ce terrain, pourtant, il faut bien avouer que ses livres les plus réussis nous laissent insatisfaits. Presque toujours nous avons l'impression qu'il est resté en decà du sujet qu'il aurait voulu, qu'il aurait dû traiter ; Les Faux-Monnayeurs comme La Symphonie pastorale, Les Caves du Vatican comme Le Prométhée mal enchaîné, et même l'admirable Porte étroite font lever en nous d'immenses espérances, qui sont immanquablement déçues - peut-être, certes, parce que nulle œuvre finie n'aurait pu être à la mesure de ce que nous a fait entrevoir Gide, mais sans doute aussi à cause d'une sorte de défaillance, d'un amenuisement de l'œuvre vers la fin, volontaire et involontaire tout à la fois comme tout ce qui, chez un écrivain, est consubstantiel à la nature qu'il s'est choisie. Edmund Gosse traduisait cette impression curieuse dans une conversation avec Charles Du Bos, lui disant de Gide, à propos de La Symphonie pastorale, que "quoiqu'au début ce qu'il entreprend semble toujours conduire, doive conduire à une vaste contrée ouverte, pourtant il finit toujoure, on ne sait trop comment, par tourner en rond dans une aire très limitée" (1) ; et Du Bos commente le propos en parlant de cette qualité "méphistophélique" qu'il y a chez Gide, que la plupart des gens croient consciente et délibérée, qui l'est sans doute en un sens, mais qui n'en affecte pas moins de manière complètement inconsciente et involontaire le développement de toutes ses idées. Chacun

⁽¹⁾ Charles Du Bos, Journal 1921-1923, p. 281 (Corrêa). Je traduis avec quelque liberté l'anglais d'ailleurs "approximatif" de Charles Du Bos.

des livres de Gide ouvre devant nous des perspectives infinies... et puis tout d'un coup, sans avoir bien compris comment cela s'est fait, nous nous retrouvons à notre point de départ (et le Thésée ne fait pas exception); le peu de réalité qui pourrait rester aux événements, aux idées ou aux personnages leur étant enlevé, sous une forme ou une autre, par ce "Mettons que je n'ai rien dit" qui est prononcé par deux fois dans Le Prométhée mal enchaîné. On songe parfois, devant ces dénouements qui toujours tournent court, qu'il s'agisse d'un essai, d'un roman ou d'une sotie, aux "actes manqués" révélateurs si chers aux freudiens.

Peut-être n'est-il pas impossible de procéder sur l'œuvre de Gide à une sorte de psychanalyse, orientée d'ailleurs vers la mise au jour d'éléments qui n'ont rien de sexuel, un peu analogue à celle qu'Henri Massis, oubliant pour une fois d'être injuste et pharisien, a amorcée dans son livre sur Le Drame de Marcel Proust. voit une des clés de l'œuvre proustienne dans un vaste refoulement des valeurs morales, dont toutes traces ont été ensuite soigneusement effacées de A la Recherche du Temps perdu, si bien qu'il faut pour le déceler reprendre un ouvrage bien antérieur, plus "naIf", comme Les Plaisirs et les Jours. Ce n'est sans doute pas un hasard si Gide a été l'un des premiers à signaler l'extrême importance de ce livre pour la compréhension de Proust, à montrer qu'on y trouvait déjã, en germes, tous les thèmes du grand édifice futur. L'aversion psychanalytique à l'égard de la morale pourrait être un trait commun à l'auteur de Corydon et à celui de Sodome et Gomorrhe. Il y a chez Gide une horreur névralgique de tout ce qui est moral, et du vocable même ; c'est elle qui l'a fait se hérisser chaque fois qu'on prétendait juger son œuvre d'un point de vue éthique, qui va jusqu'à l'empêcher de se servir du mot même d'éthique là où l'on s'attendait le plus à le rencontrer, si bien qu'il le remplace, parfois au détriment du sens, par celui d'esthétique. Ainsi il écrit dans Numquid et tu...? : "Je m'étonne qu'on n'ait jamais cherché à dégager la vérité esthétique de l'Évangile", alors que d'après le contexte, et toute la suite, il s'agit 6videmment d'une beauté morale, toute intérieure, qui n'a rien de sensible ni par suite d'esthétique au sens propre du terme - sans parler de l'alliance de mots assez choquante contenue dans l'expression "vérité esthétique".

Cette morale qu'il s'est toujours défendu de posséder, il est pourtant facile de la montrer une et cohérente, occultement présente au cœur de chacune des œuvres importantes de Gide. Elle tient tout entière dans un précepte encore informulé (surtout par Gide lui-même), qui est la proposition converse (au sens des logiciens) et le complément indispensable du fameux paradoxe socratique: "Nul n'est méchant volontairement". Le principe qui régit

secrètement l'univers éthique de Gide, celui qui fonde la commune moralité d'attitudes concrètes aussi différentes en apparence que celles d'Alissa, de Lafcadio ou du Ménalque de L'Immoraliste, serait quelque chose comme "Nulvolontaire n'est méchant". En d'autres termes, le seul péché pour Gide, le péché capital et unique, c'est la démission de la volonté, le fait qu'elle renonce à être elle-même, c'est-à-dire à se tendre. Il n'y a d'autre mal que le laisser-aller, la paresse sous toutes ses formes, l'abandon aux pentes de sa nature, le refus de vivre selon une orientation, quelle qu'elle soit. On concevrait sans peine un Gide qui dirait : "Allez au diable si vous voulez, pourvu que vous y alliez les yeux grands ouverts, pourvu que vous vouliez y aller."

Je cite au hasard quelques textes : "Je ne puis me retenir de croire que la meilleure éducation n'est point celle qui va dans le sens des penchants, mais qu'un naturel un peu vigoureux, comme est le nôtre, trouve profit dans la contrariété, dans la contrainte." (1) — "Non s'efforcer vers le plaisir, mais trouver son plaisir dans l'effort même, c'est le secret de mon bonheur." (2) Et, dans la préface à Vol de Nuit : "Je lui sais aré particulièrement (à Saint-Exupéry) d'éclairer cette vérité paradoxale, pour moi d'une importance psychologique considérable, que le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir." (3) Il est remarquable que lorsque, dans Numquid et tu...?, il rejette du christianisme tous les éléments surnaturels, il n'en conserve que la seule morale : "Seigneur, ce n'est pas parce que l'on m'a dit que vous étiez le Fils de Dieu que j'écoute votre parole ; mais votre parole est belle au-dessus de toute parole humaine, et c'est à cela que je reconnais que vous êtes le Fils de Dieu." Et le reproche qu'il s'adresse perpétuellement dans son Journal c'est de se laisser détourner de sa ligne propre (en particulier par le trop de sympathie qu'il porte aux autres), bref de manquer de cohérence et de tension : "O mon cœur, écrit-11 dans Numquid et tu..., durcis-toi contre cette sympathie ruineuse, conseillère de tous les accommodements. Que ne fus-je entier et toujours obstiné dans ma ligne !" Ou encore : "Vous incrimines mon éthique ; j'accuse mon inconséquence..." (4)

⁽¹⁾ Journal, p. 1277 (6d. la Pléiade).

⁽²⁾ Journal, p. 902. De même encore dans le Thésée : "... Et cela ne se pouvait sons discipline ; je n'admis pas que l'homme s'en tînt à lui-même, à la manière des Béotiens, ni qu'il cherchât sa fin dans un médiocre honheur."

⁽³⁾ Journal, p. 1212.

⁽⁴⁾ Journal, 8 mai 1927, p. 838.

La préoccupation morale est si forte, si évidente dans les moindres œuvres de Gide et la permanence de cette éthique de la volonté que nous venons de définir est telle que son parti-pris esthétique apparaît alors inexplicable. On ne peut s'empêcher de se demander pourquoi il n'a jamais consenti à prendre à son compte expressément, à formuler clairement une morale d'apparence aussi peu scandaleuse, si parfaitement avouable, semble-t-il.

La première raison est sans doute d'ordre psychologique, et quasi-biographique. Il y a évidemment dans l'aversion de Gide pour la "morale" une réaction contre sa première éducation puritaine, réaction rendue plus violente encore dans la suite par les détracteurs maladroits qui ont prétendu le juger au nom précisément de ce conformisme étroit qu'il repoussait. Il se réjouit quelque part dans son Journal d'avoir été préservé de toute "conversion" par l'exemple de certains convertis de ses amis. Beaucoup de ses adversaires lui ont sans doute épargné une conversion analogue en ce qui concerne la morale. Dans l'un des fragments apocryphes des Faux-Monnayeurs (1), Édouard explique que ses parents l'avaient dès l'enfance habitué à agir non d'après un sentiment intérieur, "maie d'après une règle morale extérieure à moi et qu'ils estimaient applicable à tous les hommes, de sorte que, dans les mêmes circonstances, n'importe quel autre être, si différent de moi fût-il, aurait vu se dresser devant lui le même postulat moral." On reconnaît là le kantisme diffus dont toute une génération fut abreuvée, cette laïcisation du vieux Jéhovah biblique, revue par Königsberg, qu'est la notion (durkheimio-kantienne) d'un devoir objectif, c'est-à-dire d'un impératif venu du dehors et s'imposant universellement. Édouard explique ensuite que lorsqu'il eut renoncé à agir selon cette règle universelle, tous crurent qu'il n'avait d'autre guide que son bon plaisir. Heureusement lui-même savait bien qu'il n'en était rien, le besoin d'une discipline étant trop vif en lui ; que, de plus, découvrir sa propre morale n'était point chose si facile : "Et cette règle de vie nouvelle qui devenait la mienne, agir selon la plus grande sincérité, impliquait une résolution, une perspicacité, un effort où toute ma volonté se bandait, de sorte que jamais je ne fue plus moral qu'en ce temps où j'avais décidé de ne plus l'être, je veux dire oeci : de ne l'être plus qu'd ma façon." On ne saurait dire plus clairement que la moralité se définit par la seule tension de la volonté.

Cette éthique est moins facile à exposer sans ambiguité qu'il ne pourrait sembler. Elle suppose peut-être, pour être comprise sans malentendu, une préparation cri-

⁽¹⁾ Qui fait partie des Feuillets recueillis dans le Journal, p. 775.

d'abord une réfutation de la moralé kantienne traditionnelle ; surtout une distinction entre les deux choses qu'on confond d'ordinaire sous le nom de devoir : d'une part l'obligation, impératif social de conformité à une règle extérieure et stéréotypée (notion qui relève de la sociologie); d'autre part la notion proprement morale d'engagement, qu'on peut définir comme l'allégeance contractée librement par chaque individu envers une valeur morale qu'il élit. Si cette distinction n'est pas faite sur le plan abstrait avec une grande netteté, l'éthique de l'engagement risquera toujours d'être confondue avec la morale judéo-kantienne du devoir, et son originalité même sera méconnue. Ce qui n'a pas manqué d'arriver chaque fois que Gide s'est risqué, si incidemment que ce soit, à la formuler. A propos du passage de la préface à Vol de Nuit que j'ai cité plus haut, les critiques s'écrièrent à l'envi que la formule "le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir" n'avait rien de paradoxal, qu'eux-mêmes l'avaient depuis longtemps admise, et qu'il n'y avait de surprenant que le temps mis par Gide à découvrir une vérité aussi évidente. A quoi celui-ci eut beau jeu de répondre : "Ce dont eux ne se rendent pas compte, c'est que le paradoxe est de trouver cette "vérité" à l'extrémité de l'individualisme. Je voudrais même ajouter que, si cette vérité ne leur paraît point paradoxale, c'est qu'ils ne la comprennent pas bien; et qu'elle prend un tout autre aspect suivant qu'on l'accepte d'abord ou qu'on y parvient. Ce que l'on découvre ou redécouvre soi-même, ce sont des vérités vivantes : la tradition ne nous invite à accepter que des cadavres de vérités." (1)

Devant une incompréhension aussi manifeste, aussi nécessaire, on comprend que Gide n'ait formulé son éthique secrète que sous forme de boutade, comme dans cette phrase révélatrice des Caves du Vatican : "Par horreur du devoir, Lafcadio payait toujours comptant." Le calembour étymologique est ici illuminant : un "devoir", pour Gide, c'est une dette, donc une restriction apportée à notre liberté, à notre absolue disponibilité. La tension éthique de la volonté doit être tout entière concentrée dans l'instant. On songe parfois, devant certaines phrases de Gide, à cette seconde et admirable règle de la "morale provisoire" de Descartes : comme celui-ci, dont l'instantanéisme radical désapprouve "toutes les promesses par lesquelles on retranche quelque chose de sa liberté", à qui d'ailleurs sa croyance à l'atomicité du temps interdit absolument d'engager l'avenir, Gide se cabre devant tout ce qui prétend hypothèquer d'avance le futur, tout ce qui pourrait faire préjuger de la conduite qu'il tien-

⁽¹⁾ Journal, p. 1112.

dra un jour. Comme, aussi, Descartes, il aura une éthique difficile à formuler, facilement confondue avec une absence de morale parce que les règles en seront sans contenu, définies par une pure *forme* (en un sens tout autre que celles de Kant).

Le caractère formel de la morale gidienne explique cette partie des Faux-Monnayeurs où Bernard esquisse une sorte de réfutation des sagesses et même des hygiènes traditionnelles qu'on pourrait appeler les "Antinomies de la Raison Pratique" : "Depuis quelques jours, je tiens un carnet, comme Édouard : sur la page de droite, j'écris une opinion dès que, sur la page de gauche, en regard, je peux inscrire l'opinion contraire"; et il en donne comme exemple la prescription médicale courante de dormir la fenêtre ouverte, qui s'oppose à l'habitude des paysans et en général des êtres plus proches de la nature, de se calfeutrer dans une alcôve, une tanière ou un nid. C'est qu'il importe peu d'avoir telle règle de vie plutôt que telle autre : l'essentiel est de n'en pas manquer ; car, ainsi que l'écrit ailleurs Gide : "Il n'y a guère de "règles de vie" dont on ne puisse se dire qu'il y aurait eu plus de sagesse à en prendre le contrepied qu'à les suivre." (1) La démarche essentielle par laquelle surgit la moralité est celle qui précède l'engagement envers telle ou telle valeur morale, et sans laquelle aucun engagement particulier ne serait possible : le choix fait une fois pour toutes de la morale, le pas donné à tout jamais à la volonté sur la nature.

Mais une telle éthique enveloppe immédiatement une présupposition d'ordre métaphysique : elle implique que tout acte volontaire soit par la même bon, quel qu'en soit l'objet, le point d'application. Cette morale n'est donc admissible que si la volonté est par essence bonne, foncièrement incapable d'être jamais mauvaise : ce qui est affirmé expressément chez Descartes où elle est présentée comme ce qui chez l'homme procède immédiatement de Dieu et l'apparente à son créateur. Mais ceci implique à son tour que le mal ne puisse jamais être quelque chose de positif ; pour qu'il soit incapable d'exercer une attraction sur la volonté, polarisable seulement par bien, par ce qui est, il devra n'être rien qu'un manque, une déficience, une absence. En d'autres termes l'éthique de la pure volonté suppose la non-réalité du mal, la nonexistence du Diable. Descartes eût sans doute admis sans difficulté cette proposition ; s'il ne l'a pas formulée. c'est qu'il craignait sans doute de s'attirer des démêlés avec les théologiens et par ricochet avec les puissances temporelles. Mais pour Gide, nourri de Blake et de Dostoievski, la réalité du mal est une question périlleuse,

⁽¹⁾ Journal des Faux-Monnayeurs, p. 111.

sur laquelle il est difficile de se prononcer, qu'il vaut mieux ne pas poser. Il ne pouvait formuler son éthique profonde sans soulever immédiatement ce problème du péché (1) sur lequel nous ne pouvons plus quère, après vingt siècles de christianisme, nous contenter de la solution trop optimiste de Socrate; et c'est pourquoi sans doute elle est restée implicite.

Il est remarquable que les deux êtres qui devaient être à l'origine les interlocuteurs centraux des Faux-Monnayeurs, je veux dire Lafcadio et le Diable, s'en soient trouvés finalement exclus (2). Les passages concernant le second ont été reléqués à la fin du Journal des Faux-Monnayeurs, où ils forment un ensemble quasi-autonome extrêmement remarquable à tous points de vue (y compris le théologique), intitulé Identification du Démon. On y voit d'ailleurs fort clairement l'une des raisons pour lesquelles Satan n'a pu figurer en personne dans le roman: c'est qu'il existe d'autant plus fortement qu'on y croit moins, si bien que le faire paraître expressément, forcant ainsi la conviction des personnages (et du lecteur), aurait abouti à lui retirer toute réalité. Cette difficulté suffirait à soi seule à expliquer que Gide ait finalement renoncé à introduire dans son roman un être aussi ambiqu.

On le regrette d'autant plus que toutes les pensées qu'il forme à son propos sont d'une justesse admirable (3). Elles procèdent visiblement de longues méditations, déjà amorcées dans Numquid et tu...? La première phrase du Diable, lorsqu'il entame une conversation avec l'une de ses futures victimes, c'est "Pourquoi me craindrais-tu? Tu sais bien que je n'existe pas!", ce qui fait dire à l'interlocuteur imaginaire: "... moi non plus je n'y crois pas, au Diable; seulement, et voild ce qui me chiffonne: tandis qu'on ne peut servir Dieu qu'en croyant en lui, le Diable, lui, n'a pas besoin qu'on croie en lui pour le servir. Au contraire, on ne le sert jamai si bien qu'en l'ignorant. Il a toujours intérêt d ne pas se laisser connaître; et c'est ld, je vous dis, ce qui me chiffonne: c'est de penser que, moins je crois en lui, plus je l'enforce." On serait tenté ici de répondre que le remède est fort simple, puisque pour être sûr

^(!) Qui est effleuré dans le *Thésés* mais sur lequel ni Thésée ni Œdipe ne se prononcent fermement.

⁽²⁾ Journal des Faux-Monnayeurs, p. 39. "J'en voudrais un (le diable) qui circulerait incognito à travers tout le livre et dont la réalité s'affirmerait d'autant plus qu'on croirait moins en lui."

⁽³⁾ Un peu altérée toutefois vers la fin par une confusion regrettable entre le Diable et ce que Gœthe appelle le démoniaque, sur laquelle nous reviendrons dans quelques jours.

d'échapper à Satan il suffirait de croire en lui : mais ce sera déjà avoir la Foi, cette vertu théologale dont la première démarche consisterait ici à maintenir fermement sous le regard de l'intellect le versant obscur de toute existence. "Où que tu ailles, disait le Ménalque des Nourritures, tu ne peux rencontrer que Dieu." La Foi impliquerait sans doute pour Gide l'abandon de cet optimisme commode : il lui faudrait admettre qu'on peut parfois faire de mauvaises rencontres dans cette vie.

Aussi n'est-ce pas un hasard si le Diable et l'existence du Mal sont absents de l'œuvre gidienne; ils s'en sont trouvés expulsés — et j'espère que Gide, qui sait sûrement mieux que tout critique à quoi s'en tenir làdessus, ne m'en voudra pas trop si je dis que cette expulsion à laissé à l'intérieur de son œuvre un trou béant, et comme une plaie, d'autant plus grave peut-être qu'elle semble mieux cicatrisée (comme dans le Thésée). C'est à cause de ce vide essentiel, de cette amputation volontaire que l'on sent derrière ses paroles, non pas la présence d'une éthique (pourtant réelle et sincère) mais son absence.

Il faut bien citer ici quelques phrases de Numquid et tu...?, malgré le scrupule extrême qu'on éprouve à paraître retourner contre Gide ses propres aveux : "La grande erreur, c'est de se faire du diable une figure romantique. C'est pourquoi j'ai mis si longtemps d le reconnaître... Il s'est fait classique avec moi, quand il l'a fallu pour me prendre, et r'est qu'il savait qu'un certain équilibre heureux, je ne l'assimilerais pas volontiers au mal... Par la mesure, je croyais maîtriser le mal; et c'est par cette mesure au contraire que le Malin prenaît possession de mci." On craint, en lisant le Thésée, que ce texte ne marque le retour définitif de Gide à "un certain équilibre heureux" qui n'est sans doute pas très différent du mal.

C'est peut-être finalement pour une raison d'ordre esthétique que Gide a refoulé hors de son œuvre la conscience du péché et le sentiment de la réalité du Mal : faute d'avoir trouvé sous quelle forme faire paraître le Diable (Bernanos lui-même n'y est parvenu convenablement que dans Monsieur Ouine) il a renoncé à lui réserver dans sa vision du monde la place qu'il savait pourtant lui revenir ; artiste prisonnier de ses créations, il a fini même par ne plus trop croire à son existence. Roger Stéphane cite dans son Journal un mot de Roger Martin du Gard sur "la facilité de Gide à changer totalement d'opinion à condition de trouver une expression formelle qui lui convienne". Et Gide lui-même avoue : "Ma pensée se formule aisément, à condition de n'être pas profonde" (1).

^{(1) 1}er janvier 1942.

Chacun sait, depuis les commentaires de Valéry, que pour une allitération, Racine eût changé tout le caractère de Phèdre, et Valéry lui-même bouleversé cette métaphysique de La Pythie, sortie tout entière d'une rime (1). Gide a préféré ne pas poser le problème du Mal, s'interdisant ainsi de formuler avec fermeté une éthique d'importance pourtant capitale, plutôt que d'altérer le rythme de ses phrases. Le Journal récemment publié de Charles Du Bos contient à plusieurs reprises des plaintes amères contre l'esprit français, auquel manque toujours le sens de la "vie végétative du mystère en nous" (2) et qui systématiquement s'abstient de poser certains problèmes pourtant cruciaux simplement parce qu'il les sait insolubles (3). Faut-il voir en Gide, qui pourtant avait si bien proclamé, dans sa préface d'Armance, l'insolubilité fondamentale de la plupart des problèmes importants, un représentant de cet esprit français ?

Ce rétrécissement imposé à son œuvre par sa forme même est sans doute la malédiction particulière qui pèse sur lui ; celle qu'il avait entrevue voici quelque cinquante ans, dans une note prophétique du Traité du Narcisse : "Tout représentant de l'Idée tend à se préférer à l'Idée qu'il manifeste. Se préférer - voild la faute. L'artiste, le savant, ne doit pas se préférer à la Vérité qu'il veut dire..." Dans le cas de Gide, il s'agit moins d'ailleurs de se préférer égoïstement que de devenir le prisonnier de la Forme qui a été une fois pour toutes élue pour incarner l'Idée : l'artiste, asservi à celle-ci, devenu son instrument, finit par la préférer (invitus invitam, comme Titus lorsqu'il renvoya Bérénice) à la Vérité qu'au début la Forme devait seulement servir à manifester - Gide, "esprit non prévenu" s'il en fut, finit par refuser de poser certains problèmes de peur de faire éclater l'instrument trop frêle dont il dispose (4). Ainsi le mystère de la "non existence du Diable" (sujet sur

⁽¹⁾ Journal de Gide, 2 janvier 1923 (p. 751): "Dînê chez les Valéry. Paul me raconte (ce dont je me doutais) que La Pythie est tout entière scrite d'un vers:

Pâle, profondément mordue

Il a cherché la rime, les rimes. Elles ont dicté la forme de la strophe et tout le poème s'est développé, sans qu'il ait su d'abord ni comment il scrait, ni ce qu'il allait y dire."

⁽²⁾ Journal 1921-1923 (Corrêa), p. 286.

⁽³⁾ Journal 1921-1923 (Corrêa), p. 495.

^{(4) &}quot;Et le moins que j'en pourrais dire Si je l'essayais sur ma lyre Le briserait comme un roseau."

lequel, comme sur l'existence des Dioscures, il nous promettra sans doute indéfiniment un traité) demeure-t-il au centre de son œuvre, présent et absent tout à la fois, comme le cœur pourri d'une pomme. A cause de cela, le Thésée, cet ouvrage grassouillet (Dioscure ou veau ? dirait Pasiphaé) auquel on craint parfois que Zeus n'ait pas eu suffisante permission de contribuer, semble souvent écrit avec l'une des plumes de cet aigle que mangent, sans plus de façons et dans un restaurant des boulevards, à la fin du Prométhée mal enchaîné, Coclès, Prométhée lui-même et le garçon : "S'il m'eût fait moins souffrir, dit Prométhée, il sût été moins gras; moins gras, il eût été moins délectable." Bref, le Thésée demeure comme un festin littéraire duquel on a envie d'écrire par manière de conclusion et d'oraison funèbre :

"Le repas fut plus gai qu'il n'est oermis ici de le redire, et l'aigle fut trouvé délicieux."

(la suite de ces Dossiers de presse aux prochains numéros du BAAG)

REVUE DES AUTOGRAPHES

Offert dans le catalogue n° 94 (décembre 1975) de la Librairie Henri Saffroy, de Paris :

- 4 l. a. s., 1908-1910 (à Francis Jourdain). Inédites. Les années 1908-1910, dates de cette correspondance, sont fondamentales dans la vie de Gide: le 15 octobre 1908, il achève La Porte étroite et le 15 novembre paraît le numéro "zéro" de La N.R.F. fondée par Gide et ses amis: Schlumberger, Copeau, Ruyters, etc. Le "véritable" numéro l de La N.R.F. publie le début de La Porte étroite en février 1909. Durant l'été 1910, Gide écrit les premiers dialoques de Corydon, dont il abandonnera momentanément le projet sur les conseils de ses amis.
- 1. Cuvervi<u>lle, 12 septembre 190</u>8. 2 p. in-8. 400 F "Est-il trop tard pour indiquer cas pièces, que peutêtre Griffin ou Philippe indique de leur côté:

Henry Ghéon: Cimetière arabe; Vallery Larbaud: Londres; Léon Paul Fargue: Nocturne; Jean Schlumberger: Au bord du Styx; Paul Alibert: Le Buisson ardent.

Ces deux derniers poèmes étant en alexandrins ou du moins en vers réguliers-strophes, ne peuvent faire matière pour la séance (poèmes en prose) que Philippe et moi organiserions..."

- 2. S.1., 17 novembre 1909. 2 p. 1/2 in-12. 300 F
 "Toute fonction doit être bien remplie, et la vie me
 bouscule trop pour me laisser les loisirs qu'il faudrait
 à celle dont vous avez bien voulu m'honorer. Si j'étais
 allé demain vous rejoindre c'eût été pour vous proposer
 de nommer Henri Ghéon à ma place... Ne voyez ici nul désir de ma part de me retirer du comité, mais crainte de
 ne pouvoir y faire qu'une insuffisante figure, ou de n'y
 pas faire figure du tout, suroccupé, désireux avant tout
 de tranquillité et constamment amené à la chercher dans
 la fuite..."
 - 3. Cuverville, 25 octobre 1910. 3 p. in-8. 400 F

Il lui demande de "jeter un coup d'æil du côté du secrétariat" parce que ni le public, ni lui-même ne sont avertis de la date de sa prochaine conférence. "Ce ne serait alors pas la peine d'interrompre, pour le remettre à je ne sais quand, un travail, mon prochain livre [Corydon?], que j'espérais terminer avant de rentrer à Paris. Vous nourrez lire, dans le prochain n° de La Nouvelle Revue Française, le commencement d'une admirable suite de lettres de Philippe [qui...] feront plus pour sa gloire que toutes les conférences, préfaces ou articles que je pourrais inventer..."

Charles-Louis Philippe (1874-1909) et André Gide étaient liés d'amitié depuis qu'ils s'étaient rencontrés aux "mardis" de Mallarmé. Philippe fut un des premiers collaborateurs de La N.R.F. qui lui consacra un numéro spécial. Cette conférence, dont parle Gide, eut lieu le 5 novembre au Salon d'Automne.

4. — [Paris,] 23 décembre 1910. 1 p. 1/2 in-16. 150 F X "La grippe dont j'achevais à peine de me remettre supporte si mal le brouillard vespéral que je n'ai pas csé ce soir gagner le boulevard de Strasbourg..."

o

Offert dans le catalogue d'Autographes du printemps 1976 de la Librairie G. Morssen (Paris), sous le n° 180 :

Belle 1.s., Cuverville, 12 juillet 1932, 1 p. 1/4 in-4, à Auguste Bréal.

Il regrette ne pas l'avoir vu à Marseille où il a passé quelques jours... "Très heureux de l'intérêt que tu me dis avoir pris aux pages de mon Journal. Je compte continuer cette publication de mois en mois et rattraper ainsi l'époque présente. Tu m'y verras m'affirmer plus directement que je n'ai jamais fait jusqu'à présent..."

_

Dans le Bulletin d'autographes n° 757 (mars 1976), de la Librairie Charavay (Paris), sous le n° 36773 :

L.a.s. à Eugène [Rouart]. La Malou, 19 octobre 1900. 4 p. in-4.

Longue lettre d'affaires relative à la location ou la vente de ses fermes en Normandie: "tu sais mon intention de vendre morceau par morceau, ou d'un bloc, s'il se présents acquéreur, tout ce qui me reste de La Roque. Les fermes qui me restent sont donc tout aussi bien achetables par un de tes parents que par n'importe qui d'autre, avec cette différence que je serais très heureux de ne pas voir ces terres passer dans des mains êtrangères..."

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LETTRES INÉDITES

La Librairie Droz, à Genève (11, rue Massot), a publié en janvier (ach. d'impr. en décembre 1975), n° 221 de sa collection "Textes Littéraires Français" (où avaient déjà paru, en 1964, la Correspondance André Gide -Arnold Bennett, et, en 1972, les Lettres à André Gide d'Henri de Régnier), la Correspondance (1891-1938) d'André Gide et d'Albert Mockel, édition établie, présentée et annotée par Gustave VANWELKENHUYZEN (un vol. broché, 18 x 11,5 cm, 352 pp.). Ce volume offre un ensemble, quasi totalement inédit jusqu'ici, de 93 lettres, dont 42 de Gide, précédées d'une brève introduction, accompagnées de notes et suivies de quelques documents et d'un index des personnes, des œuvres et des périodiques. Rappelons que M. Vanwelkenhuyzen, membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, avait publié en 1971, dans le Bulletin de l'Académie belge, une communication sur "André Gide, Albert Mockel et La Wallonie" (v. BAAG n° 16, p. 18).

Dans la Revue du Tarn (16, rue Plaine Saint-Martin, 81000 Albi), 3° série, n° 80, hiver 1975, pp. 411-4, M¹1e Odette VETTARD (membre de l'AAAG) a publié "Deux lettres inédites d'André Gide à Camille Vettard" (datées du 16 octobre 1926 et du 17 décembre 1946, la seconde avec reproduction de l'autographe), suivies d'une réponse de Camille Vettard à Gide. On sait que Camille Vettard (1877-1947) avait été un collaborateur de La N.R.F. d'avant 1914; il avait aussi échangé une intéressante correspondance avec Proust (v. les Lettres inédites de Marcel Proust, présentées par Camille Vettard, vol. édité à 2000 ex. par celui-ci "Pour les Amis de Marcel Proust", Bagnè-ce Bigorre, 1926); et l'on connaît son recueil Du côté de chez... (Albi: Ed. de la Tête Noire, 1946) où figure, parmi une dizaine d'articles, un essai intitulé "En lisant André Gide" (pp. 47-60).

LIVRES SUR GIDE

Dans la collection où il a publié en 1972 un Lire aujourd'hui... L'Immoraliste (v. BAAG n° 20, p. 35), M.
Henri MAILLET vient de donner un Lire aujourd'hui... La
Symphonie pastorale d'André Gide (Paris : Hachette, coll.
"Lire aujourd'hui", 1975, un vol. br., 18 x 11 cm, 96 pp.,
4,95 F, ISBN : 2.01.00844.8). Table : La vie et l'œuvre
(Une vie d'homme, une carrière d'écrivain — Quelques éléments d'une thématique — Genèse de La Symphonie pastorale), La Symphonie pastorale (Structures — Significations — Langue et style), Commentaires de textes (En
route vers le destin — Rivalité amoureuse ou controverse
théologique — Érôs ou Agapê ?), Glossaire et notes, Bibliographie sommaire.

Est enfin sorti, en mars 1976, le cahier n° 5 (1974) de la série annuelle André Gide, consacré aux Faux-Mon-nayeurs — numéro que nous avions annoncé "sous presse" et dont nous avions donné le sommaire dans le n° 24, d'octobre 1974, du BAAG (p. 72)... Voir la page du présent Bulletin où sont indiquées les conditions auxquelles l'ANAG peut procurer ce volume — et les autres publications gidiennes des Lettres Modernes — à ses Membres.

Le n° 6 (1975) de la série va être mis en fabrication. Voici le sommaire de cette livraison qui aura pour titre général Le Romancier:

Avant-propos, par CLAUDE MARTIN.

I. Sur Les Faux-Monnayeurs (II).

Les Personnages féminins des Faux-Monnayeurs, par GEORGE STRAUSS.

Contribution à une analyse structurale des Faux-Monnayeurs, par ANDRÉE BOUVERET.

Présence d'une absente ou Les Faux-Monnayeurs et l'histoire, par RAYMOND MARIEU.

II. De L'Immoraliste à La Porte étroite.

Du châle et des ciseaux : A la découverte du Moi dans L'Immoraliste, par NORMA HALÉVY.

De L'Immoraliste à La Porte étroite : Étude pour les Masques de Gide, par GEORGES G. VIDAL.

III. Mélanges.

Les idées d'André Gide sur l'art de la Traduction, par BREDA CIGOJ-LEBEN.

L'opposition Nord / Sud dans l'évolution morale et esthétique d'André Gide de 1891 à 1911, par COLETTE DIMIC.

Le Style d'André Gide et la Syntaxe allemande, par BASIL D. KINGS-TONE.

Pour une étude de la phrase d'André Gide dans Les Nourritures terrestres, par MARIE-THERÈSE VEYRENC.

IV. Carnet critique.

·Comptes rendus, par BERNARD DUCHATELET, ALAIN GOULET et DAVID STEEL.

V. Informations.

Cinquième Supplément au Répertoire des Lettres publiées d'André Gide, par C.M.

VI. Bibliographie. Bibliographie 1974, par PETER C. HOY. Complément aux Bibliographies 1969-1973, par P.C.H.

Table.

DANS LES LIVRES, LES REVUES ET LES JOURNAUX

Notre ami Georges-Paul COLLET, professeur à l'Université McGill de Montréal, vient d'éditer la Correspondance (1916-1942) de François Mauriac et de Jacques-Émile Blanche. On trouvera dans ce volume (Paris : Grasset, 1976, broché, 20 x13 cm, 269 pp., 40 F), qui rassemble 136 lettres précédées d'une substantielle introduction et suivies de notes et d'un index, une quarantaine de mentions de Gide. Lorsque paraîtra la Correspondance André Gide Jacques-Émile Blanche, dans l'édition qu'a également préparée G.-P. Collet et qui constituera le n° 8 des Cahiers André Gide, le lecteur disposera donc, compte tenu de la Correspondance André Gide - François Mauriac (Cahiers André Gide n° 2), d'un curieux échange triangulaire...

Des souvenirs sur Gide dans les Journaliers XX: Jeux de miroirs de Marcel JOUHANDEAU (Gallimard, 1974), pp. 141-2, 150-2 et 158, et dans Hôtes de passage: Le Miroir des limbes d'André MALRAUX (Gallimard, 1975), pp. 56, 85 et 182 (ce dernier ouvrage vient de reparaître, réunis à d'autres textes de l'auteur sous le titre La Corde et les Souris, dans la collection de poche "Folio").

Colette DIMIC, "Gide et Verhaeren : Affinités intellectuelles et artistiques", L'Information littéraire, 27e année n° 3, mai-juin 1975, pp. 109-16.

David H. WALKER, "The Dual Composition of Les Nourritures terrestres : Autour du Récit de Ménalque", French Studes, vol. XXIX n° 4, octobre 1975, pp. 421-33.

Lionel RICHARD, "Jacques Rivière et l'orientation idéologique de *La N.R.F.* au lendemain de la première Guerre Mondiale", *Ethnopsychologie*, 30° année n° 3-4, septembre 1975, pp. 431-54 (cf. *BAAG* n° 27, p. 62).

L'Association des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier a publié son premier Bulletin (qui ne deviendra trimestriel qu'en 1976) : "numéro spécial" pour le "Cinquantenaire de la mort de Jacques Rivière", c'est un cabhier de 143 pages élégamment imprimé, riche de textes et d'informations, où l'on rencontre souvent le nom de Gide... Rappelons l'adresse des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier : 31, rue Arthur-Petit, 78220 Viroflay, et le taux des cotisations annuelles (qui donnent droit

au service du Bulletin : 100 F (soutien), 35 F (membres actifs), 25 F (étudiants).

Le dernier Bulletin annuel (n° 33, décembre 1975) des Amis de Charles-Louis Philippe intéressera aussi vivement les "Amis d'André Gide": on y lira notamment trois articles (tous dus à David ROE): "Autour d'une lettre peu connue d'André Gide à Charles-Louis Philippe" (pp. 26-31), "Du nouveau sur un ami intime de Charles-Louis Philippe: Le Récit de Michel d'André Gide" (pp. 35-8) et "Jean Giraudoux entre Gide et Charles-Louis Philippe" (pp. 43-6, à propos de l'article signalé dans le BAAG n° 21, p. 57). — Les Amis de Ch.-L. Philippe: M. Maurice Charles, trésorier, 70, rue de Lyon, 03000 Moulins (cotisation annuelle: 15 F).

Joseph JURT, "André Gide und die kommunistische Bewegung. Berichtigung eines Missverständnisses", Neue Zürcher Zeitung, 13-14 décembre 1975, p. 54.

Bernard SOULIÉ, "Gide, l'exorciste du doute militant", Construire (Neuchâtel), 18 février 1976.

Romain DURLET, "25 ans après la mort d'André Gide : Il était une fois un poète...", Tageblatt (Luxembourg), 18 février 1976, p. 4.

Comptes rendus

- dans The Modern Language Review d'octobre 1975, de On Gide's Prométhée: Private Myth and Public Mystification de Kurt Weinberg, par DAVID STEEL, et de Gide: Les Caves du Vatican de Christopher D. Bettinson, par David H. WALKER (pp. 913-4);
- dans Marginales (Bruxelles) de novembre décembre 1975 (30° année n° 168), des Cahiers de la Petite Dame (t. II), par Carlo BRONNE (pp. 54-5);
- dans Les Nouvelles littéraires du 29 janvier 1976 (n° 2517), des Cahiers de la Petite Dame (t. III) et de la Correspondance Gide-Mockel, par Pierre de BOISDEFFRE (p. 24);
- dans la Revue d'Histoire Littéraire de la France de janvier février 1976 (76° année n° 1), d'André Gide 3 : Gide et la fonction de la littérature, du Répertoire chronologique des Lettres publiées d'André Gide de Claude Martin et de Les Critiques de notre temps et Gide de Michel Raimond, par Daniel MOUTOTE (pp. 134-6).

Articles sur le tome III des "Cahiers de la Petite Dame"

Bertrand POIROT-DELPECH, "Gide sans pitié", Le Monde (suppl. Le Monde des Livres), 9 janvier 1976, p. 15;

Jean ÉTHIER-BLAIS, "Les Cahiers de la Petite Dame", Le Devoir (Montréal), 31 janvier 1976, p. 18;

Betty WHIPP, "Gide et les mémoires", Journal de Genève, 11 février 1976.

Auguste ANGLES, "La Petite Dame assiste à la fin d'un monde", La Quinzaine littéraire n° 227, 16-29 février 1976, pp. 9-10.

René TAVERNIER, "Le Livre de la semaine : Les Cahiers de la Petite Dame", Le Progrès (Lyon), 7 mars 1976, p. 14.

TRAVAUX EN COURS

M^{me} Elisabeth HAYE: "Dynamique romanesque des récits courts dans l'œuvre d'André Gide" (Thèse 3^e cycle, Univ. Paris).



Caricature de J. REDON

INVENTAIRE DES TRADUCTIONS DES ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE (III)

81. ANDRÉ GIDE. VIAJE AL CONGO. Traducción de RENATO PELLEGRINI. Buenos Aires: Editorial Raigal, 1955, coll. "El Hombre y sus espejos". (Vol. br., 20 x 13,5 cm, 203 pp.).

Traduction espagnole de Voyage au Congo, ach. d'impr. en décembre 1955.

82. CORYDON. By ANDRE GIDE. With a Comment on the second dialogue in Corydon by Frank Beach. New York: The Noonday Press, 1961. (Vol. br., 20 x 13,5 cm, XX-220 pp.).

Traduction anglaise anonyme de Corydon, précédée d'une "Publisher's Note" (pp. VII-IX), de la "Preface to the First Edition in English" de Gide (pp. XI-XIV) et des préfaces aux éditions françaises de 1922 et de 1920 (pp. XV-XX), et suivie de commentaires sur le Second Dialogue, par Frank Beach, du département de Psychologie de 1'Université Yale (pp. 179-89) datés de juillet 1949.

83. ANDRÉ GIDE. RITORNO DALL'URSS. Con un saggio di Claude Naville su André Gide e il comunismo. Traduzione di ANNA LAURA CASADEI. Roma: Edizioni Samonà e Savelli, 1969, coll. "Saggistica", 26. (Vol. br., 22 x 14 cm, 153 pp.).

Traduction italienne de Retour de l'URSS (pp. 43-92), précédée de celle d'André Gide et le Communisme de Claude Naville (Paris: Libr. du Travail, 1936) (pp. 7-41) et suivie de celle des Retouches à mon Retour de l'URSS (Ritocchi al mio Ritorno dall'URSS, pp. 93-152). Ach. d'impr.: 10 décembre 1969.

84. ANDRÉ GIDE. ET NUNC MANET IN TE. DIARIO INTIMO. Traduzione di RENATO ARIENTA. Milano : Il Saggiatore, 1962, "Biblioteca delle Silerchie", LXXXI. (Vol. relié, 19 x 12 cm, 79 pp.).

Edition originale de cette traduction italienne d'Et nunc manet in te et du Journal intime, précédée d'une "Note" (pp. 7-

- II) et suivie de "Note" (pp. 74-7). Ach. d'impr. en mars 1962;
- 85. ANDRÉ GIDE. TAGEBUCH 1939-1949. Ins Deutsche übertragen von MARIA SCHAEFER-RÜMELIN und GISELA SCHLIENTE. Stuttgart: Deutsche Verlags-Anstalt, 1967. (Vol. reliëtoile noire, 21 x 12,5 cm, 467 pp.).

Traduction allemande du *Journal 1939-1949*, suivie de notes ("Anmerkengen", pp. 425-43), d'un index ("Personen- und Werkregister", pp. 444-62) et d'une bibliographie ("Bibliographie: Deutsche Ausgaben der Werke André Gides", pp. 463-7).

86. ANDRÉ GIDE. VÄÄRÄNRAHANTEKIJÄT. Suomentanut YPJÖ KAIJÄRVI. Helsingissä: Kustannusosakeyhtiö Otava, 1950. (Vol. br., 19 x 13 cm, 390 pp.).

Traduction finnoise des Faux-Monnayeurs.

87. ANDRÉ GIDE. NÁVRAT MARNOTRATNÉHO SYNA. Přeložil, dvěma dřevoryty, knižní značkou a kresbou na obálce vyzdobil J.R. MAREK. V Praze: Vincenc Svoboda, 1929. (Vol. br., 28,5 x 20 cm, sous emboîtage, 35 pp.).

Traduction tchèque du Retour de l'Enfant prodique, illustrée de deux gravures du traducteur, tirée à 93 ex., dont 10 sur Japon numér. de I à X et 83 sur Hollande numér. de 1 à 83.

88. ANDRÉ GIDE. DIE HEIMKEHR DES VERLORENEN SOHNES. Zwölf Handätzungen von Max Hunziker. Neue übertragung ins Deutsche von FERDINAND HARDEKOPF. Zürich : Büchergilde Gutenberg, 1953. (Vol. br., 29,5 x 23 cm, sous emboîtage, 49 pp.).

Traduction allemande du Retour de l'Enfant prodique, illustrée de 12 gravures en noir et en couleurs, tirée à 4500 ex. et ach. d'impr. le ler juillet 1953. Une note (p. 9) rappelle les deux traductions allemandes précédentes de l'œuvre (par Kurt Singer en 1907 et par Rainer Maria Rilke en 1914).

89. ANDRÉ GIDE. THEATER GESAMMELTE STÜCKE. Stuttgart: Deutsche Verlags-Anstalt, 1968, "Die Bücher der Neunzehn" n° 160. (Vol. relié toile grise, 20 x 12,5 cm, 328 pp.).

Traductions allemandes de L'Evolution du Théâtre (liber die Entwicklung des Theaters, pp. 5-16, trad. anonyme), de Philoctète (Philoktet oder Der Traktat von den drei Arten der Tugend, pp. 17-39, par RUDOLF KASSNER), du Roi Candaule (König Kandaules, pp. 41-93, par MARIA SCHAEFER-RÜMELIN), de Saül (Saul, pp. 95-169, par FELIX PAUL GREVE), de Bethsabé (Bathseba, pp. 171-85, par FRANZ BLEI), d'Edipe (Oedipus, pp. 187-217, par ERNST ROBERT CURTIUS), de Perséphone (Persephone, pp. 219-34, par FRITZ SCHRÖDER), du Treizième Arbre (Der Dreizehnte Baum, pp. 235-56, par GISELA SCHLIENTZ) et du Procès (Der Prozess, pp. 257-320, par JOSEF GLÜCKSMANN), suivies d'un "Nachwolt des Ver-

lags" (pp. 321-7). Ach. d'impr. : avril 1968.

90. ANDRÉ GIDE. PASTORAALISINFONIA. Suomentanut REINO HAKAMIES. Helsingissä: Kustannusosakeyhtiö Otava, 1947. (Vol. relie, 18 x 12 cm, 155 pp.).

Traduction finnoise de La Symphonie pastorale.

91. THE COUNTERFEITERS with JOURNAL OF "THE COUNTER-FEITERS". By ANDRÉ GIDE. The Novel Translated by DOROTHY BUSSY. The Journal Translated and Annotated by JUSTIN O'BRIEN. New York: Vintage Books, 1973. (Vol. br., 18 x 11 cm, X-469 pp.).

Traduction anglaise, en coll. de poche, des Faux-Monnayeurs (pp. 1-397) et du Journal des Faux-Monnayeurs (pp. 399-467 avec des notes du traducteur), suivie d'une brève notice sur Gide (P. 469). Ach. d'impr. en février 1973.

92. ANDRÉ GIDE. Y PORTH CYFYNG. Cyfieitiad gan ELFNID JONES. Dinbych: Academi Gymreig, 1975. (Vol. br., 18,5 x 12 cm, 156 pp.).

Traduction en gaélique de La Porte étroite, précédée d'une notice sur Gide ("Bywyd a gwaith André Gide", pp. 5-7) et du "projet de préface" de 1912 (pp. 8-9), suivie du fragment retrouvé par Jean Schlumberger en 1959 (p. 148) et d'une étude de Bruce Griffiths ("Astudiaeth", pp. 149-56).

93. ANDRÉ GIDE. KHÚC NHẠC ĐỔNG QUÊ. Bản dịch cửa ĐÃOĐĂNG-VÝ. Sải-gòn : Tử sách Ngã ba Thể-giới, 1954. (Vol. br., 21×14 cm, 159 pp.).

Traduction vietnamienne de La Symphonie pastorale, précédée d'une note de l'éditeur ("Tua", pp. VII-VIII) et d'une introduction sur Gide ("Vài lòi giói-thiêu", pp. IX-XX). Tirage : 5000 ex.

94. ANDRÉ GIDE. RETUŠE K MÉMU "NÁVRATU ZE SOVĚTSKÉHO SVAZU". Přeložil a předmluvou opatřil BOH. MATHESIUS. Praha : Julius Albert, 1937. (Vol. br., 20 x 13 cm, 95 pp.).

Traduction tchèque des Retouches à mon Retour de l'URSS précédée d'une introduction du traducteur ("Sovéty na konci druhého desetiletí", pp. 5-10).

95. ANDRÉ GIDE. AUS DEN TAGEBÜCHERN 1889-1939. Ins Deutsche übertragen und ausgewählt von MARIA SCHAEFER-RÜ-MELIN. Stuttgart: Deutsche Verlags-Anstalt, 1961, "Bücher der Neunzehn" n° 83. (Vol. relie toile grise, 20 x 12,5 cm, 440 pp.).

Traduction allemande d'extraits du Journal 1889-1939, suivie d'un "Nachwort" d'Alfred Günther (pp. 429-31) et d'un index

("Namenverzeichnis", pp. 432-40).

96. ANDRÉ GIDE. VERHALEND EN ESSAYISTISCH PROZA. Alle teksten van André Gide werden vertaald door Dr. JEF LAST. Hasselt: Uitgeverij Heidelang, 1963, coll. "Pantheon der Winnaars van de Nobelprijs voor Literatuur". (Vol. relié dos cuir vert, 22 x 13,5 cm, 408 pp.).

Traduction néerlandaise d'œuvres choisies, précédée d'une étude de Pierre de Boisdeffre ("André Gide", pp. 7-79, trad. par Daniel de Lange), d'une bibliographie chronologique (pp. 80-3) et d'illustrations photographiques (pp. 85-92) : La Symphonie pastorale (De Pastorale Symfonie, pp. 93-139), Le Retour de l'Enfant prodigue (De Terugkeer van de Verloren 200n, pp. 141-56), Numquid et tu...? (pp. 157-76), Dindiki (pp. 177-85); extraits des Cahiers d'André Walter (De Schriften van André Walter, pp. 187-98), du Journal des Faux-Monnayeurs (Pagboek der Valsemunters, pp. 199-208), des Nourritures terrestres et des Nouvelles Nourritures (De Aardse Spijzen en De Nieuwe Spijzen, pp. 209-19), du Journal 1889-1939 (pp. 221-68), du Journal 1939-1949, d'Et nunc manet in te et d'Ainsi soit-il (pp. 269-95), et de la Correspondance avec Claudel (pp. 299-328), avec Valéry (pp. 329-46) et avec Jammes (pp. 347-75). "Varia" : préface au Zuiderzee de Last, L'Importance du Public, extraits d'Oscar Wilde, Emile Verhaeren, extraits de Dostotevsky, discours de Munich de 1947 ("Niet Gelijkheid, maar Harmonie"), pp. 377-404.

97. ANDRÉ GIDE. SELBSTZEUGNIS. AUTOFIOGRAPHISCHE SCHRIFTEN. Stuttgart: Deutsche Verlags-Anstalt, 1969. (Vol. relié toile grise, 20 x 12,5 cm, 456 pp.).

Traductions allemandes de Si le grain ne meurt (Stirb und Werde, pp. 5-311, par FERDINAND HARDEKOFF), d'Et nuoc manet in te et du Journal intime (Ft nuoc manet in te und Intimes Tagebuch, pp. 313-55, par MARIA SCHAEFER-RÜMELIN) et d'Ainsi soitil ou Les Jeux sont faits (So sei es oder Die Würfel sind gefallen, pp. 357-445, par MARIA SCHAEFER-RÜMELIN), suivies d'un index ("Personen- und Werkregister", pp. 447-56).

98. ANDRÉ GIDE. DIE FALSCHMÜNZER. Autorisierte Übersetzung aus dem Französischen von FERDINAND HARDEKOPF. Stuttgart: Deutsche Verlags-Anstalt, 1964. (Vol. reliétoile grise, 20 x 12,5 cm, 368 pp.).

Traduction allemande des Faux-Monnayeurs.

99. ANDRÉ GIDE. DIE AUFZEICHNUNGEN UND GEDICHTE DES ANDRE WALTER. Die Cahiers übertrugen ins Deutsche GERHARD KLUGE und HANS JOACHIM KESTING; die Poésies übertrug ROLF VON HÖNE. Stuttgart: Deutsche Verlags-Anstalt, 1969. (Vol. relié toile rouge, 27,5 x 20,5 cm, sous emboîtage, 187 pp.).

Traduction allemande des Cahiers d'André Walter (pp. 11-123) et édition bilingue (texte français et traduction allemande) des Poésies d'André Walter (pp. 125-65), précédées de la préface de 1930 (pp. 5-9) et suivies d'un "Nachwort" de Hans Joachim Kesting (pp. 169-79) et de notes pour les Cahiers (pp. 181-4). Cinq illustrations reproduites d'après l'éd. Gallimard en 2 vol. des Poésies, Journal, Souvenirs (1952). Portrait de Gide en frontispice (photographie).

100. ANDRÉ GIDE. VATIKANETS KÆLDERE. På dansk ved CHR. RIMESTAD. København: Gyldendal, 1955, "Gyldendals Nye Serie" n° 14. (Vol. br., 20 x 12,5 cm, 244 pp.).

Traduction danoise des Caves du Vatican, précédée d'une notice signée H. E. (pp. 5-8). Tirage : 4500 ex.

101. ANDRE GIDE. FALSKMØNTNERNE. Oversat af KARL HOR-NELUND. København : Aschehoug Dansk Forlag, 1955. (Vol. br., 21 x 14 cm, 320 pp.).

Traduction danoise des Faux-Monnayeurs. Couv. illustrée.

102. PAUL CLAUDEL e ANDRÉ GIDE. CARTEGGIO 1899-1926. Introduzione e note di Robert Mallet. Traduzione dal Francese di RENATO ARIENTA. Milano : Garzanti, 1950. (Vol. br., 21 x 14 cm, 288 pp.).

Traduction italienne de la Correspondance Gide-Claudel. Ach. d'impr. : novembre 1950.

103. ANDRÉ GIDE. OS FRUTOS DA TERRA. Tradução de SER-GIO MILLIET. São Paulo: Difusão Européia do Livro, 1961. (Vol. br., 21 x 14 cm, 172 pp.).

Traduction portugaise des Nourritures terrestres (pp. 11-118) et des Nouvelles Nourritures (Os Novos Frutos, pp. 119-70) précédée d'une préface de Luis Martins (pp. 5-9).

104. ANDRE GIDE. PASTORALE SYMPONY. Yn't Frysk oerbrocht fan H.K. SCHIPPERS. Drachten: Drukkerij en Utjowerij Laverman N.V., 1963. (Vol. br., 17,5 x 11 cm, 112 pp.).

Traduction frisonne de La Symphonie pastorale.

105. ANDRE GIDE. OBRAS. Traducción de ALFREDO CRESPO, DOMINGO PRUNA, RAMON HERNANDEZ, CARLOS MURCIANO. Barcelona: Plaza & Janes, S.A., 1968. (Vol. relié cuir noir, 14 x 9,5 cm, 1047 pp., sous emboltage).

Traductions espagnoles de La Porte étroite (La Puerta estrecha, pp. 9-160), de L'Immoraliste (El Immoralista, pp. 161-308), d'Oscar Wilde (pp. 309-59), de Feuillets d'automne (Paginas de Otoño, pp. 361-604), de Prétextes (Pretextos, pp. 605-791) et de Nouveaux Prétextes (Nuevos Pretextos, pp. 793-1042). Ach. d'impr. : 6 août 1968.

INDEX DES LANGUES

Italien: 3, 22, 36, 43, 58, 59, Afrikaans: 27. 83, 84, 102. Albanais: 4. Allemand: 2, 14, 26, 30, 37, 40, Néerlandais : 6, 19, 33, 35, 71, 48, 64, 76, 77, 79, 85, 88, 89, 95, 97, 98, 99. Anglais: 1, 7, 20, 47, 51, 55, 63, 70, 73, 82, 91. Danois: 15, 24, 28, 46, 72, 100, 101. Espagnol: 11, 21, 34, 53, 56, 65, 66, 69, 81, 105. Finnois: 9, 86, 90. Frison: 104. Gaélique : 92. Hongrois: 39, 44, 67, 68. Islandais: 16.

96. Norvégien : 17. Polonais : 13, 23. Portugais: 12, 29, 103. Roumain: 5, 31, 41, 45, 54, 75, .09 \$1ovène : 50, 52, 74. Suédois : 10, 18. Tchèque: 32, 49, 78, 87, 94. Turc: 8, 25, 38, 42, 57, 60. 61, 62. Vietnamien: 93.

Immoraliste (L') : 12, 42, 43,

INDEX DES ŒUVRES

Ainsi soit-il: 5, 73, 96, 97. Amyntas: 3. Bethsabé : 3, 39, 89. Cahiers d'André Walter (Les) : 96, 99. Caves du Vatican (Les): 18, 19, 29, 34, 44, 52, 58, 76, 78, 100. Correspondance avec P.Claudel: 96, 102. Correspondance avec Fr. Jammes : 96. Correspondance avec P.Valéry : 96. Corydon: 21, 64, 82. "Danse des Morts (La)" : 3. "Dindiki" : 96. "Discours de Munich" : 96. Dostoievsky: 96. École des Femmes (L') : 27, 33. 45, 49, 59, 77. "Emile Verhaeren": 96. Et nunc manet in te : 5, 51, 69, 84, 96, 97. "Évolution du Théâtre (L')" : 89. Faux-Monnayeurs (Les): 8, 24, 50, 59, 68, 86, 91, 98, 101. Feuillets d'automne : 80, 105. Geneviève : 33, 49, 59, 77.

55, 76, 105. Importance du Public (De 1') : 96. Incidences: 62. Interviews imaginaires: 62. Isabelle: 11, 16, 27, 67, 71, 77. Journal: 5, 61, 63, 69, 85, 95, 96. Journal des Faux-Monnayeurs : 20, 59, 91, 96. Notes sur Chopin : 30. Nourritures terrestres (Les) : 3, 15, 31, 47, 60, 76, 96, 103. Nouveaux Prétextes : 62, 105. Nouvelles Nourritures (Les) : 3, 6, 25, 31, 47, 76, 96, 103. Numquid et tu...?: 96. Œdipe: 89. Oscar Wilde : 96, 105. Paludes: 1, 75, 77. Perséphone: 89. Philoctète: 26, 39, 89. Poésies d'André Walter (Les) : 3. 99. Porte étroite (La) : 28, 36, 38,

59, 77, 79, 92, 105. "Préface à Zuyderzee" : 96. Prétextes: 62, 105. Procès (Le): 89. Prométhée mal enchaîné (Le) : 1, 2, 48, 53, 75, 77. Retouches à mon Retour de l'U.R. S.S.: 70, 83, 94. Retour de l'Enfant prodigue (Le) 39, 66,.77, 87, 88, 96. Retour de 1'U.R.S.S. : 13, 83. Robert: 33, 45, 49, 59, 77. Roi Candaule (Le): 89. Saul: 14, 89. Séquestrée de Poitiers (La) : 41, 65.

Si le grain ne meurt : 9, 10,
22, 23, 35, 37, 46, 56, 97.
Souvenirs de la Cour d'Assises :
40, 41.
Symphonie pastorale (La) : 27,
32, 57, 67, 72, 74, 77, 90,
93, 96, 104.
Thésée : 7, 17, 48, 77, 80.
Traité du Narcisse (Le) : 3.
Treizième Arbre (Le) : 89.
Voyage au Congo : 4, 54, 81.
Voyage d'Urien (Le) : 3, 77.

(A suivre)

LA MESSUGUIÈRE

Tous les "Amis d'André Gide" connaissent le nom de "LA MESSU-GUIÈRE", cette belle et grande maison que M^{me} Mayrisch, dite Loup, l'amie luxembourgeoise de la Petite Dame, fit construire quelques années avant la guerre à Cabris (Alpes-Maritimes), au milieu des o-liviers et des cistes, face à l'Esterel et aux îles de Lêrins au large de Cannes: Gide y fit de longs séjours, ainsi que Schlumberger, Martin du Gard, Camus... Peu après la mort de M^{me} Mayrisch, la Messuguière (gérée par une Association sans but lucratif que préside notre ami Marcel Arland) fut agrandie et équipée pour pouvoir accueillir une quinzaine de pensionnaires, intellectuels souhaitant la se reposer ou travailler...

Ouverte cette année du 15 mars au 30 septembre, la Messuguière recevra volontiers des Membres de l'AAAG. Demandes d'inscription à adress. A A M^{ME} Andrée P. VIÉNOT, 08230 Rocroi (préciser nom, adresse, profession, dates de réservation). Prix journalier de pension: 85 F en chambre dans la maison principale, 70 F en "cellule" dans le bâtiment annexe (service compris). Sur demande, des bourses partielles peuvent être attribuées en certains cas.

. Cabris est à 600 m d'altitude, à 6 km de Grasse et à 30 km de Cannes. Le parc de la Messuguière a 3 ha, une piscine. Deux bibliothèques bien fournies...

VARIA

- LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE Le troisième volume de la collection consacrée à La N.R.F. et publiée par le Centre d'Études Gidiennes de l'Université Lyon II est sous presse (parution au début de mai) : il offrira les tables et index de la Revue pour la période allant de juillet 1925 à décembre 1924 (114 livraisons, 17 508 pages), pendant laquelle Gaston Gallimard en fut le directeur et Jean Paulhan le rédacteur en chef. Le volume suivant, à paraître à la fin de l'année, concernera La N.R.F. dirigée par Paulhan, de janvier 1935 à juin 1940. Signalons ici que, dans la page 66 du dernier BAAG qui présentait l'ensemble de la collection prévue, une formulation incomplète pouvait donner lieu à une fâcheuse mésinterprétation : après "la première N.R.F. (1908-1914)", le Centre d'Études Gidiennes envisage de poursuivre son travail sur "la dernière N.R.F.", celle qui, après les numéros exceptionnels Gide (1951) et Alain (1952), a reparu régulièrement à partir de janvier 1953 (sous la direction de Jean Paulhan et Marcel Arland d'abord, puis de Marcel Arland seul après la mort du premier)... et continue à paraître : les dates 1951-1969 ne désignent que les limites chronologiques probables du premier fascicule que nous consacrerons à cette nouvelle série.
- IL Y A QUENEAU ET QUENEAU Les lecteurs attentifs des Cahiers de la Petite Dame auront sans doute remarqué qu'"un certain Queneau, figure grave et attachante qui se débat dans la vie", venu voir Gide le 6 septembre 1934 (tome II, p. 404), reçut son aide pour aller au Maroc et que, le 12 décembre 1936, "le frère de ce Queneau" rendit lui aussi visite à Gide : "Lui aussi veut partir au loin, il est prêt à tout. Son air décidé conquiert Gide d'emblée et il promet de l'aider" (p. 614). Le ler avril 1937, nouvelle visite du "jeune Queneau" au Vaneau (tome III, p. 3)... Raymond Queneau qui n'a pas de frère et qui, s'il est allé au Maroc (en 1925), n'y est pas allé grâce à l'aide de Gide mais grâce au bureau de conscription...

 tient à préciser qu'il n'a rien d'autre en commun que le nom avec ces fugaces personnages des Cahiers de la Petite Dame...
- DONS A LA BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE Notre Bibliothèque du Centre d'Études Gidiennes, à Bron-Parilly, s'est enrichie au cours des derniers mois de plusieurs dons : livres offerts par MM. Geor-

- ges-Paul COLLET, Claude MARTIN, Vinio ROSSI et Gustave VANWELKENHUY-ZEN, articles et documents divers offerts par M^{me} de BONSTETTEN et MM. Jean ÉTHIER-BLAIS, Armand FABER, Peter C. HOY, Joseph JURT, Marcel LOBET, Patrick POLLARD, Lionel RICHARD, David A. STEEL et David H. WALKER. Que tous en soient très chaleureusement remerciés.
- LES CAHIERS DE LA PETITE DAME Le succès des Cahiers de la Petite Dame a nécessité un cinquième tirage du tome I (ach. d'impr. 26 février 1976). A titre d'information, signalons que les Éditicns Gallimard ont fait 2 tirages des CAG I (18 déc. 1969 et 9 oct. 1972), 1 tirage des CAG 2 (14 avr. 1971), 1 tirage des CAG 3 (27 avr. 1972), 5 tirages des CAG 4 (15 févr., 29 mars, 26 avr. et 10 sept. 1973, et 26 févr. 1976), 2 tirages des CAG 5 (10 déc. 1974 et 10 avr. 1975) et 1 tirage des CAG 6 (20 déc. 1975) soit douze au total, pour six cahiers parus en un peu plus de six ans.
- NOS MEMBRES PUBLIENT Joseph JURT a publié aux Lettres Modernes le tome II (1949-1961) de son Calepin de bibliographie consacré à la critique en langue française de Georges Bernanos (le tome I, 1926-1948, avait paru en 1972). Philippe LEJEUNE a publié chez Klincksieck ("Bibliothèque du XXº siècle") un Lire Leiris qui a été fort bien accueilli par la critique.
- e CERISY 76 Notre amie Anne Heurgon-Desjardins, directrice du Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, nous communique le programme des décades qui auront lieu cet été au CCIC: Le Pouvoir médical (21-28 juin, dir. J.-P. Aron et J.-P. Peter), Le Naturalisme (30 juin-10 juillet, dir. P. Cogny, L. Leforestier et H. Mittersnd), Figures du Baroque (12-22 juillet, dir. J.-M. Benoist), Boris Vian (23 juillet-2 soût, dir. N. Arnaud et H. Baudin), Audiberti le trouble-fête (4-11 soût, dir. J.-Y. Guérin), Bergson aujourd'hui (20-30 soût, dir. A. Devaux et H. Gouhier). Renseignements et inscriptions à l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy, 27, rue de Boulainvilliers, 75016 Paris.
- LES ÉCRIVAINS DU XX^e SIÈCLE ET LEURS AMIS Entre cent autres curiosités, il arrive fréquemment au secrétaire de l'AAAG de recevoir des demandes de renseignements sur les sociétés analogues à la nôtre, vouées à un écrivain français du XX^e siècle, que celui-ci sit écé ou non un "ami d'André Gide". Rien d'étonnant à cela, sans doute, Gide continuant à être un homme-carrefour... Aussi croirons-nous être utile en publisnt dans la prochain BAAG une liste où l'on trouvera, sous le nom de chaque écrivain, les coordonnées principales de l'association qui lui est consacrée ainsi que les titres et adresses des périodiques spécialisés. Ce répertoire d'une cinquantaine de noms ne sers certainement pas complet, et nous serons reconnaissant à quiconque voudra bien nous aider à en combler les lacunes.
- VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE Le samedi 14 février dernier à 14 heures, France-Culture a diffusé un hommage à André Gide à l'occasion du XXVe anniversaire de sa mort (19 février 1951). Réalisée par André Almuro, l'émission a décu, à la fois par ses ambitions excessives et son caractère incomplet : "En voulant trop dire", notait Claude Baignères dans Le Figaro du surlendemain, l'auteur "a é-

- té confus (...). Il était, bien entendu, pratiquement irréalisable de vouloir brosser d'un seul trait le portrait sensible d'un homme dont l'œuvre accumule de "subtils paysages d'âme et de spécieuses visions", et il était bien tentant d'aller en chercher presque exclusivement les mille facettes dans Les Nourritures terrestres ou dans Si le grain ne meurt. Mais n'était-ce pas prendre le risque de confondre sensibilité et sensualité, d'éliminer l'aspect critique de la pensée gidienne au profit du seul hédonisme?" On entendit des interventions de Jean Lambert, François Mauriac, Robert Mallet, Paul Léautaud, Adrienne Monnier, etc... visant à dessiner un "Portrait d'André Gide", puis des extraits des entretiens de Gide avec Amrouche, la lecture admirable d'un fragment du Frométhée mal enchaîné par Pierre Bertin et la diffusion intégrale de Saül.
- UN ATTRAPE-GIDIEN Nous avions signale, dans le dernier BAAG (p. 64), sur la foi d'une présentation publicitaire, l'intérêt que pouvait avoir le livre de Maurice Lime, Les Risques de la Sincérité. Et nous devons maintenant demander pardon à ceux de nos lecteurs qui, abusés comme nous et à travers nous, auront sottement investi 34 F dans l'achat d'un livre où le nom de Gide n'est cité qu'une seule et unique fois (et tout à fait incidemment) et dont l'intérêt "historique" est au demeurant fort mince (récit de ce que l'auteur a vécu alors qu'il accompagnait Jacques Doriot dans l'Allemagne écrasée par les bombardements)...
- GIDE EN AMÉRIQUE Il apparaît que c'est aujourd'hui dans les universités des États-Unis et du Canada qu'on travaille le plus sur l'œuvre de Gide. Comme nous le fait observer notre ami le Prof. C.D.E. Tolton, de l'Université de Toronto, la plupart des universités d'Amérique du Nord qui assurent la préparation d'un doctorat ou d'une maîtrise en littérature française présentent tous les deux ou trois ans un "séminaire Gide", au cours duquel les étudiants discutent l'exposé (essai de vingt à trente pages dactylographices) fait par l'un d'entre eux. Ainsi le Prof. Tolton nous a-t-il communiqué la liste de plus de cinquante sujets qui ont été traités au cours des années 1967 - 71 dans le cadre de son séminaire à Victoria College ; les meilleurs de ces travaux, repris et approfondis par leura auteurs, ont parfois pris la forme d'articles qui ont été ou vont être publiés dans des revues ; nous étudions la possibilité de faire profiter les lecteurs du BAAG, de temps à autre, de tels essais. Que nos collègues universitaires veuillent bien nous écrire à ce sujet.

NOUVEAUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION

Liste des Membres de l'AAAG dont l'adhésion a été enregistrée entre le $1^{\rm er}$ janvier et le 15 mars 1976 :

- 751 M. Émile PÉREZ, directeur commercial, 76870 Gaillefontaine (Titulaire).
- 752 M. Philippe MEDOUX, journaliste, Ecrivain, 06250 Mougins (Fon-dateur).
- 753 M. Fernando LORENZO CARRIÓN, écrivain, Séville, Espagne (Titulaire).
- 754 M. Bernard METAYER, étudiant, 14000 Caen (Titulaire).
- 755 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ DE SAINT-ÉTIENNE, 42000 St-Étienne (Titulaire).
- 756 M. Bertrand COCHERY, étudiant, 92290 Châtenay Malabry (Étudiant).
- 757 M. Valère ANTHEUNIS, juriste, 7970 Belœil, Belgique (Titulaire).
- 758 M. Philippe LELIEVRE, chirurgien-dentiste, 75014 Paris (Titu-laire).
- 759 M. Jacques MOGNETTI, gynécologue accoucheur, 62260 Auchel (Titulaire).
- 760 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ D'ANGERS, 49045 Angers (Titulaire).
- 761 BIBLIOTHEQUE INTERUNIVERSITAIRE D'AIX-MARSEILLE (Lettres), 13626 Aix-en-Provence (Titulaire).
- 762 M. Philippe DIRIWAECHTER, professeur et juge d'instruction de Lausanne, 1012 Pully-La Rosiaz, Suisse (Titulaire).
- 763 BIBLIOTHEQUE INTERUNIVERSITAIRE DE NANCY (Lettres), 54000 Nancy (Titulaire).
- 764 Mlle Anne POYLO, professeur, 42000 St-Étienne (Titulaire).
- 765 M. Edouard TRUDEAU, journaliste, 75013 Paris (Titulaire).
- 766 M. William J. DALE, Etudiant, New York, N.Y. 10025, États-Unis (Étudiant).
- 767 BIBLIOTHEQUE de l'UNIVERSITÉ DE DIJON, 21000 Dijon (Titulaire).
- 768 Mme Suzanne GRANDJEAN, 12.553 Prague, Tchecoslovaquie (Fonda-
- 769 M. Romain DURLET, journaliste, Luxembourg, Gd-Duché du Luxembourg (Titulaire).

Erratum du dernier BAAG : le DF Jack CUZON (membre n° 747) est Numbre Fondateur (et non pas Membre Titulaire).

LIBRAIRIE DE L'AAAG

Les Membres de l'AAAG ont non seulement droit au service de toutes les publications de l'Association pour l'année au titre de laquelle ils cotisent, mais peuvent aussi se procurer les publications antérieures encore disponibles, aux prix nets (franco de port et d'emballage) indiqués ci-dessous.

Les commandes sont à adresser au Secrétaire, accompagnées de leur réglement par chèque postal ou bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide (rappelons que tout mandat ne peut être reçu que par la Trésorière : v. en page 84).

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

(Revue trimestrielle)

Vol. I (n° 1-17, 1968-72), broché, 27 x 21 cm, 360 pp. 40 F Vol. II (n° 18-24, 1973-74), broché, 20,5 x 14,5 cm, 464 pp. . . 30 F Vol. III (n° 25-28, 1975), broché, 20,5 x 14,5 cm, 290 pp. . . . 25 F Vol. IV (n° 29-32, 1976), broché, 20,5 x 14,5 cm . . . En préparation Le numéro séparé : N° 1 à 20, 4 F; N° 21 et suivants, 6 F.

PUBLICATIONS ANNUELLES

(Les Cahiers André Gide, vol. brochés, 20,5 x 14 cm, en ex. numérotés du tirage réservé à l'AAAG — seul tirage numéroté : 500 ex. pour les n° 1 à 3, 600 ex. pour les n° 4 à 7 ; La Maturité d'André Gide, vol. broché, 24 x 16 cm, en ex. numérotés du tirage réservé à l'AAAG — seul tirage numéroté : 650 ex. ; les ouvrages de S.M. Stout et de J. Cotnam, en ex. du tirage de 500 ex. hors commerce réservé à l'AAAG. Les prix indiqués entre parenthèses sont ceux des volumes en ex. ordinaires vendus en librairie.)

- 1969. CAHIERS ANDRÉ GIDE 1. Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste. Gallimard, 1969, 412 pp. (30 F) . . . 24 F
- 1970. CAHIERS ANDRÉ GIDE 2. Correspondance André Gide François Mauriac (1912-1950). Gallimard, 1971, 280 pp. (23 F) . . . 19 F
 Susan M. STOUT, Index de la Correspondance André Gide Roger Martin du Gard. Gallimard, 1971, 64 pp., même couv. et format que la Correspondance (hors comm.) 8 F

1971. — CAHIEPS ANDRÉ GIDE 3. Le Centenaire. Gallimard, 1972, 364 crits d'André Gide. Bulletin du Bibliophile, 1971, 21 x 13.5 cm. 1972. - CAHIERS ANDRÉ GIDE 4. Les Cahiers de la Petite Dame. 1 (1918-1929). Gallimard, 1973, 496 pp. (42 F) 34 F 1973. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 5. Les Cahiers de la Petite Dame. II (1929-1937). Gallimard, 1974, 672 pp. (62 F) 50 F 1974. - CAHIERS ANDRÉ GIDE 6. Les Cahiers de la Petite Dame, 111 (1937-1945). Gallimard, 1975, 416 pp. (57 F) 46 F 1975. - CAHIERS ANDRÉ GIDE 7. Les Cahiers de la Petite Dame, IV (1945-1951). Gallimard, 1976. Sous presse 1976-77. — Claude MARTIN. La Maturité d'André Gide : de Paludes à L'Immoraliste. Klincksieck, 1976, 736 pp. Sous presse 1978. - CAHIERS ANDRÉ GIDE 8. Correspondance André Gide - Jacques-Émile Blanche (1891-1939). Gallimard, 1977. . . En préparation 1979. — CAHIERS ANDRÉ GIDE 9. Correspondance André Gide - Dorothy Bussy (1918-1951), I. Gallimard. En préparation

PUBLICATIONS DU CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

(Volumes exclusivement diffusés par l'AAAG, mais non automatiquement servis à ses Membres.)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. Études et travaux : Histoire de la Revue, Documents rares ou inédits, Liste chronologique des sommaires, Index des auteurs et de leurs contributions, Index de la rubrique des revues. Vol. brochés, 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ex. numérotés.

- 1. La première N.R.F. (1908-1914). 1. La première N.R.F. (1908-1914). En préparation .2. La N.R.F. de Jacques Rivière (1919-1925). 160 pp., 1975. . . 15 F
- 3. La N.R.F. de Gaston Gallimard (1925-1934). Sous presse
- 4. La 1.R.F. de Jean Paulhan (1935-1940). En préparation
- 5. La N.R.F. de Drieu la Rochelle (1940-1943). 90 pp., 1975. . 15 F
- 6. La N.R.F. de Jean Paulhan et Marcel Arland (1951-1968). En prép.

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE COTISATIONS 1976

Membre Fondateur 100 F Membre Titulaire 45 F Membre Etudiant 30 F

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE TARIFS 1976

Prix du N°: France, 6 F — Étranger, 7 F

Abonnement annuel (4 numéros):
France, 25 F — Étranger, 30 F

Réglement par :

- virement ou versement au CCP de l'Association des Amis d'André Gide, PARIS 25.172.76
- chèque bancaire libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide, et envoyé à Madame de BONSTETTEN, Trésorière de l'AAAG, 14 rue de la Cure, 75016 PARIS
- mandat envoyé au nom et à l'adresse de Madame de BONSTETTEN (En cas de mandat international, prière d'augmenter la somme envoyée de 2 F pour compenser la taxe perçue à l'encaissement)

Tous paiements uniquement en FRANCS FRANÇAIS.

Prière de n'user du mandat comme mode de réglement qu'en cas de nécessité : il est plus onéreux pour celui qui l'envoie, et procure un surcroît de travail à la Trésorière.

M. Claude MARTIN
Secrétaire
3, rue Alexis-Carrel
69110 STE FOY LES LYON
Tél. (78).59.16.05

M^{me} Irène de BONSTETTEN Trésorière 14, rue de la Cure 75016 PARIS Tél. (1).527.33.79

Public. trim. - Comm. par. N° 52103 Dépôt légal : Avril 1976
Directeur responsable : Claude MARTIN

